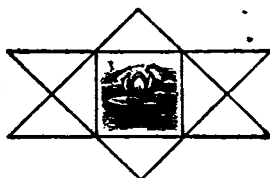
2e année. — No 5



Aout 1902

REVUE COSMIQUE

Première Partie

ENTRETIENS

La nécessité d'étendre dans ce numéro les deuxième et troisième partie qui ne pouvaient sans inconvénients, être interrompues à des paragraphes plus rapprochés, nous oblige à remettre à un autre numéro, la suite de nos entretiens sur la doctrine Cosmique.

Ils sont assez avancés du reste pour que cette remise ne porte aucun préjudice à notre exposé, les enseignements compris dans *Attanée* et dans le *Muguet* l'étendent largement.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS

(Suite)

LES DORMEURS

Mon guide avait tourné à gauche ; franchissant une sorte de brèche naturelle dans les rochers. Nous pénétrâmes dans une vaste salle illuminée par une lampe qui pendait du sommet du dôme. Nous visitâmes ainsi neuf salles qui se suivaient, mais rien n'indiquait qu'elles fussent habitées par des vivants ou par des trépassés. Comme je demandais si ces salles étaient destinées à recevoir un jour quelques occupants, le mage me répondit que dans ces chambres reposaient, sous les blocs en relief de granit rouge, ceux que l'on juge essentiel de conserver intacts pendant des siècles afin qu'ils occupent un jour certaines places et remplissent certains rôles pour lesquels ils sont choisis et spécialement adaptés.

Comment peut-on produire cet arrêt, cette diminution des fonctions de circulation et de respiration ? demandai-je.

— Par l'injection sous-cutanée d'un liquide composé de certaines substances qui règlent l'action du cœur de façon qu'elle soit juste suffisante pour entretenir la vie physique ; ces substances agissent d'une façon permanente comme la lumière des lampes qui brûlent au-dessus des dormeurs, seulement, comme les lampes, elles doivent être autant que possible tenues à l'abri de l'air.

Quand le temps de leur résurrection viendra ou quand les circonstances favorables se présenteront, on leur injectera un autre liquide. »

Alors je racontai à mon guide comment jadis un étranger avait offert de me vendre une fiole cachetée contenant un certain liquide qu'il déclarait être le liquide employé pour la restauration des dormeurs.

« Quelle marque y avait-il sur le cachet ? demanda mon compagnon.

— Un double carré.

— Une fiole semblable avait été confiée à un membre de notre Ordre, reprit le mage avec tristesse. Il fut trouvé mort au bord de la route et la fiole avait disparu. Le double carré, continua-t-il, signifie le nombre 8, ou deux fois quatre, il rappelle les quatre substances dont est composé le liquide qui suspend le fonctionnement des organes et les quatre substances qui en rétablissent le fonctionnement ».

A ce moment, je remarquai que les dalles en granit rouge étaient formées d'un double carré ; en les considérant, j'éprouvai subitement le même sentiment de désolation que j'avais déjà ressenti auparavant ; je ne pus réprimer un gros soupir.

Le mage prit mes mains dans les siennes et me dit affectueusement : « Vous pensez qu'avant longtemps vous reposerez, vous aussi, sous une de ces doubles dalles. Ayez courage ! Si vous persévérez dans votre détermination, vous ne serez pas comme ceux qui reposent dans l'intégrité de leur être, complètement isolés, pour ainsi dire, de leur enveloppement physique.

Votre degré d'être physique le plus matériel sera préservé comme l'a été celui d'Azen ; avec moins de pompe seulement parce que vous êtes digne d'honneurs moindres que ceux qui lui sont rendus. Néanmoins, quoique les Hiérarchies Intégrales aient accordé votre demande, par amour pour Ma-Vasha et pour que vous ayez l'occasion de réparer le passé dans la mesure de vos forces, elles sont prêtes encore à accéder à votre requête. Si donc vous le désirez, vous serez conduit en sûreté à tel endroit que vous voudrez. »

Je répondis que ma résolution était toujours la même.

Nous passâmes alors par un long ravin sinueux, au fond duquel coulait un ruisseau ; puis nous entrâmes dans une grotte semi-circulaire dont les murailles rocailleuses étaient percées de sept portes surmontées d'autant de lampes. Comme je ralentissais le pas, pensant que nous allions visiter les chambres que ces portes fermaient, le mage me dit : Nous traversons cette grotte parce qu'elle est sur notre chemin, mais vous ne pouvez franchir aucune de ces portes ; derrière elles reposent ceux que l'on désigne ordinairement sous le nom de *transportés*.

Je m'arrêtai et posai ma main sur les bras du mage : « Parmi tous mes ardents désirs, lui dis-je, il y en eut rarement de plus fort que celui de voir précisément quelqu'un de ces *transportés* », mais il continua son chemin sans faire attention à mes paroles.

« Si vous ne voulez ou ne pouvez satisfaire ce désir, repris-je, dites-moi, du moins, la condition de ceux qui demeurent ici.

— Ceux que l'on regarde communément comme ayant quitté la terre sans avoir perdu leur enveloppement le plus matériel, répondit le mage, n'ont jamais accompli réellement un pareil acte.

Il est presque inutile de l'affirmer à qui possède votre connaissance. Il n'est pas possible, vous le savez, qu'un être retienne une forme en dehors de l'atmosphère où elle peut être conservée.

Ceux qui, selon l'opinion commune, ont été *enlevés* au ciel disparaissant de la surface de la terre aux regards des humains, ont été simplement élevés dans l'air par des êtres invisibles, cachés dans un nuage, ou dans une lumière, puis transportés sur quelque montagne ou dans quelque abîme inaccessible.

Quelques-uns ont été retrouvés sur l'indication des voyants et c'est ici l'endroit où ils auront un abri sûr jusqu'à ce qu'ils puissent sortir en toute sécurité, après que les hostiles seront suffisamment subjugués.

— Et leurs noms ? demandai-je avec empressement.

— Attanée Oannès, répondit mon compagnon, curiosité et soif de connaissance ne sont pas souvent synonymes ; il est bon que vous vous en souveniez dans les régions où vous allez.

— Il est vrai. Mais répondez, je vous prie, à une seule question ; vous avez fait remarquer que ceux qui se sont élevés au-dessus de la terre ont été, presque sans exception, élevés dans les airs par des êtres invisibles : par quel moyen cette ascension exceptionnelle peut-elle être effectuée ?

— Chez ceux qui ont été enlevés de la sorte l'aura avait, en grande partie, remplacé le véritable corps physique dont l'homme a été privé pour un temps. Ces auras évoluées ont, sur le corps, le même effet que l'atmosphère intégrale a sur le monde qu'elle enveloppe ; avec cette différence importante cependant, qu'elles sont soumises à la volonté de ceux à qui elles appartiennent, de sorte qu'ils peuvent les contracter ou les dilater, en passivité ou en activité.

Deux personnes possédant ces auras évoluées sont en parfaite affinité, il est possible que le passage de l'une à l'autre se fasse presque instantanément.

— Souffrez que je vous pose encore une question : ces auras sont elles visibles ?

— Pour certains voyants, oui ; pour d'autres, jamais. Cependant les sensitifs peuvent percevoir leur influence de même qu'ils perçoivent les auras ordinaires non seulement de l'homme mais même d'êtres moins évolués. L'étude pro-

fonde de l'aurisation nous rendrait beaucoup plus sages et plus prudents que nous ne le sommes.

— L'étude de l'aurisation a toujours été pour moi pleine d'intérêt...

Avant que je n'eusse le temps de finir ma phrase, le mage mettait son index sur ses lèvres en signe de silence et au même instant, sous la forêt d'arceaux que nous traversions maintenant après avoir quitté le lieu des transportés, j'entendais les accents lointains d'un chant accompagné par les harpes. Les sons de plus en plus forts m'avertirent que nous approchions des chanteurs ; quelques minutes après nous arrivions à une porte de Cèdre qui s'ouvrit devant nous et se referma d'elle-même, puis la musique et le chant cessèrent. Je me trouvais dans une petite chambre circulaire, au plafond élevé, évidemment creusée dans le roc, et sans aucun ornement. Le Mage n'était pas entré avec moi. Quatre hommes qui portaient le même costume que lui me firent le salut habituel et l'un d'eux me dit :

— « Etes-vous en vérité Attanée Oannès-brah Thalet-brah Oannès-bra-Chi ?

— Je suis bien lui, répondis-je, « sauf seulement que mon corps a été transformé, comme vous le savez sans doute ».

Alors l'un après l'autre, les quatre demandèrent :

— « Est-ce bien votre propre désir, libre et non influencé, de vous extérioriser, dans l'intégrité de votre être, du degré nervo-physique de votre état physique, c'est-à-dire de séparer de lui ses degrés d'être mental, psychique et nerveux ?»

— Tel est mon désir, répondis-je.

— Et c'est à nous que vous confiez ce que vous laissez ?

— S'il peut en être ainsi.

Après cette réponse nous entrâmes dans une vaste chambre intérieure au centre de laquelle était une couchette entourée d'une pièce d'eau. Les dispositions y étaient les mêmes que dans le lieu de repos d'Azen, mais le contraste entre la splendeur de celui-ci et l'extrême simplicité de celle-là était fort significatif ; je compris que bien qu'on eût agréé ma requête, le cas que l'on faisait de moi n'était pas tel que j'eusse lieu d'être fier de mes vies d'outre-tombe.

— « Attanée Oannès, me demanda l'un des quatre, si vous avez quelque désir non satisfait, quelque espoir non réalisé que vous puissiez nous faire connaître, parlez, et nous ferons tout notre possible pour satisfaire votre désir, pour obtenir la réalisation de votre espoir.

— « Je vous remercie, répondis-je : le désir non satisfait, l'espoir non réalisé sont l'alpha et l'oméga de la vie terrestre pour le chercheur curieux de la connaissance ; mais à présent, ou tout au moins, pour le moment, mes désirs et mes espoirs vont au delà de ma vie d'homme sur la terre.

Mon espoir actuel est de retrouver Ma-Vasha et de restaurer notre dualité d'être comme auparavant. Mon désir, qui est tout récent mais auquel je tiens de toute ma force, est de trouver Azen et de l'aider de mon mieux à la restauration de son être parfait pour qu'il puisse revenir en homme sur la terre dans l'intégralité de son être impeccable et immortel. »

Celui à qui je parlais ainsi répondit : « Nous sommes sur la terre et pour la terre ; nous ne nous occupons pas de ceux de vos désirs ou de vos espoirs qui ont un autre objet. Nous désirons seulement vous faire savoir que nous jugeons toujours par le présent et non par le passé. Si donc vous accomplissez la mission que vous avez choisie vous-même, si vous rendez à la terre, comme homme ou comme femme, tel ou telle qui a passé dans les degrés plus raréfiés, cet acte vous sera compté comme étant de la plus haute valeur pour l'humanité collective. A votre retour, nous vous offrirons de prendre la place la plus haute que nous puissions vous proposer — alors et à mesure que chaque office plus élevé sera laissé vacant par absence ou par désintégration, il vous sera proposé. Vous pourrez même aspirer jusqu'au rang du Chef suprême visible, de qui la demeure est sur les sommets neigeux de la chaîne centrale des monts, là où l'Indus, dans les eaux duquel vous vous êtes reposé, voit jaillir sa source des profondeurs de la terre, là d'où le puissant Hoang-Ho s'élance pour aller arroser le pays de Fohi. A qui sert le mieux la terre et l'homme nous ne pouvons conférer un honneur plus grand que celui d'être le Seigneur visible des sommets neigeux. C'est là, dans les grands lacs salés, que sont confinés les hostiles sur qui l'homme a prévalu dans la lutte ; c'est là qu'ils sont tenus captifs afin qu'ils n'aient plus le pouvoir d'aller çà et là sur la terre ni d'influencer, de subjuguer et posséder l'homme. »

Alors une pensée me vint comme une inspiration et je m'écriai :

— « Et si j'apportais au Namcho, ce haut lac qui se perd dans les nues, mon ennemi invétéré et subtil, et l'archiennemi de l'homme, Doh ? »

— Nous ne pourrions vous offrir rien de plus. Vous seriez à vous-même le témoignage du service éminent rendu à la terre et à l'homme, car le Chef Invisible porte les signes de son élection ; il est toujours un réincarné sauf le cas très rare où il est un incarné. »

L'espérance me pénétra d'une chaleur ardente à la pensée que non seulement je pourrais restaurer Azen et retrouver Ma-Vasha, mais que je pourrais peut-être aussi faire captif celui qui m'avait tenu en captivité.

« Buvez tout ceci », me dit en me présentant une coupe remplie d'un liquide couleur d'or pâle, celui des quatre qui

m'avait le premier adressé la parole. En même temps je vis que les trois qui étaient avec lui étendaient à terre, tout près de moi, des couvertures de laine multicolores. Quelques secondes après que j'eus vidé la coupe, un assoupissement m'accabla. Deux des quatre m'étendirent doucement sur les couvertures et me couvrirent des quatre manteaux, et après une dernière pensée de curiosité au sujet de mon repos et de mon réveil, je perdis connaissance.

LE RÉVEIL

La première chose que je perçus fut l'enveloppement dont je m'étais extériorisé : Je le vis au-dessous de moi, au centre du petit lac étendu sur la couchette au-dessus de laquelle une lampe était suspendue. Il était visible à travers une sorte de brume rougeâtre dont les particules remuaient avec une extrême rapidité, et je fus surpris de voir que cet enveloppement, que je venais de quitter, conservait bien la forme et les traits que j'avais l'habitude de considérer comme miens, mais était vert comme les champs d'orge au commencement du printemps.

Ma mentalité était claire, d'une clarté dont jusqu'ici je n'avais aucune conception. A mon premier étonnement succéda la connaissance qu'en ma nouvelle condition je voyais non le corps réel que je venais de quitter, mais sa vitalité ; chacune de ses particules en avait été pénétrée pendant que je reposais au milieu de la Hiérarchie de Diva Prégaya.

Alors j'eus conscience de monter du lieu souterrain des « dormeurs » à travers la terre, comme montent les sources d'eau ; mon regard plongeait vers les ondulations silencieuses du ruisseau souterrain, dans les ravins où je venais de passer, revêtu de cette forme, qui maintenant reposait immobile et silencieuse sur la couchette au milieu du lac ; dans ses profondeurs calmes, je voyais des formes qui me ressemblaient sauf qu'elles reposaient, ou assoupies ou profondément endormies.

Ainsi passé à travers la terre, je sortis par les neiges éternelles qui couronnent les hautes montagnes et, dans ces neiges inaccessibles que chaque été réduit et que chaque hiver recouvre, j'aperçus la demeure des êtres qui appartiennent au degré de densité que je venais de quitter. Les rayons du soleil réfléchis sur les six faces des beaux cristaux neigeux illuminaient l'atmosphère d'une radiation prismatique diamantée et de cet éclat sortit le premier son dont j'eus conscience. C'était celui d'une voix douce et mélodieuse qui disait :

« Qu'elles sont fortes les neiges qui, fondant d'année en année, emportent vers les eaux ceux qu'elles abritent ! Que

dire de ces neiges éternelles qui recouvrent les pôles des Azertes, monde de glaces d'où s'élance la force pathétique revêtue en leur centre !

Quiconque atteint ce royaume dans le degré nerveux de son être physique ne connaîtra plus ni perte, ni séparation. Dans la mer de cristal au milieu de laquelle resplendit la force pathétique en passivité, enveloppée de la force spirituelle, une multitude que nul homme ne peut nombrer attend l'époque où l'état nervo-physique se revêtira de son véritable degré physique.

Elle sait que cette enveloppe qui le rend impeccable est le gage de l'immortalité ; or, les ondes de la vitalité, vertes comme la précieuse émeraude, convergent toujours vers la passivité, vers Kahie, vers la vie manifestée. »

Comme j'écoutais cette voix, la chaleur d'une joyeuse expectative pénétra tout mon être ; je pensais : Si cette voix était celle de l'Emanation d'Abiad, de qui est Azen, Azen que mon désir est de retrouver pour délivrer l'être de son être. Elle sort, en effet, cette voix, des cristaux neigeux aux splendeurs irisées.

Alors pour la première fois je parlai : « Quelle est la voix que j'entends ? » demandai-je.

Mais tout resta silencieux ; mon appel étouffé dans la neige ne put être répété par l'écho de la montagne.

Quand j'émergeai du plus haut sommet de Jagla, un merveilleux spectacle s'ouvrit à mes yeux. Il était jour ; et cependant, en me tournant vers la terre, je ne voyais pas le soleil promener son globe d'or à travers l'azur des cieux ou jaillir d'une mer de nuages superbes. Mais, autour de moi, l'atmosphère reflétait de l'Orient toutes les couleurs du prisme sur les mille facettes des atomes tournés vers l'Est.

La rapidité vertigineuse avec laquelle les atomes circulaient autour de leur propre centre me troubla tout d'abord. Mais mon désir était si grand de voir non seulement par mes yeux mais par ma mentalité que je recouvrai bientôt un calme parfait. Je m'aperçus alors que les couleurs du prisme étaient répandues sur la masse atomique, cependant, chaque atome variait de couleur selon sa nature ; je sentientai bientôt que la lumière qui venait de l'est était incolore et que les couleurs variées des atomes émanaient d'eux-mêmes, produites non seulement par ce qui les touchait, mais par ce qui les pénétrait aussi ; la rapidité de leur mouvement était causée par l'instinct où le désir qu'éprouvait chaque atome, chaque partie d'atome même, de recevoir ce que je concevais comme lumière. Alors, cette pensée se leva dans les profondeurs de ma mentalité : qu'est-ce que la lumière ? Mais je ne pus m'attarder à cette méditation : ce n'était que par un acte de volonté direct que je pouvais

demeurer stationnaire et la nécessité d'exercer cette volition, afin de ne point perdre ce spectacle, absorbait ma mentalité.

Regardant ensuite attentivement vers le bas, afin de voir la forêt où j'avais reposé au milieu des Mille, et reçu d'eux une si large part de leur vitalité, je ne pus retenir un cri de joie et d'admiration quand je vis dans le monde des arbres, non seulement la circulation rapide de ce liquide « semblable à l'eau » qu'on a nommé leur sang blanc, mais aussi des êtres pareils à moi-même qui s'y trouvaient. Les eaux aussi bien que le sang des arbres en étaient remplis, et sur les eaux comme autour des arbres demeurait la lumière d'aura des Mille parmi lesquels j'avais reposé, auxquels je devais ma force et ma protection actuelles, et ma capacité même d'observation.

Pour la première fois je me rendais pleinement compte du plan systématique de préservation et d'attaque suivi constamment par les Hiérarchies sacrées chez lesquelles se trouve avec la puissance et la connaissance collectives, la sagesse individuelle. Il a pour objet le bien-être intégral, car ceux qui sont ainsi gardés dans le degré nerveux de leur être physique sont ceux qui ont le mieux manifesté la lumière divine; ils en sont toujours les temples vivants quoique les voiles extérieurs du véritable degré physique et du degré nervo-physique de leur être aient été enlevés par l'Hostile; au temps de la Restitution, ces voiles seront rendus à chacun d'eux, impeccables et immortels. Et, en profondes méditations, je pensai : si les hommes psycho-intellectuels pouvaient voir la terre et ses habitants comme je les vois à présent, toute leur intelligence, depuis la saphirine pure jusqu'au bleu de mer foncé de la mentalité de leur état physique, serait concentrée sur la terre, sur l'homme; leurs désirs de connaissance dispersés, divisés et subdivisés maintenant en tant de petits ruisseaux seraient tous dirigés et rassemblés vers le puissant fleuve de la sagesse, qui ne connaît de limite que l'océan sans borne de l'immortalité !

Puis, comme j'eus conscience que je m'éloignais de la terre, et que cela interrompait ma méditation, par un effort de volonté je me rendis immobile. Alors je me rappelai subitement que, selon qu'il était transmis par tradition, lorsque Chi était descendu sous la surface de la terre, il avait trouvé une couche de concrétions anormales où beaucoup d'êtres qui avaient vécu en hommes sur la surface terrestre étaient emprisonnés. Aidé par Aoual et par le jeune Abiad, de qui la demeure est dans les neiges, non seulement il avait réussi à délivrer quelques-uns de ces captifs, mais s'étant extériorisé et ayant laissé son corps sous bonne protection, il était descendu jusqu'à eux, par une puissance

occulte ; là il les avait instruits de leur état actuel, ainsi que de la nature et des capacités de ceux qui les avaient emprisonnés.

Tout en pensant ainsi, je regardais en bas dans l'endroit où s'étendait la vallée, mais, outre les eaux et les êtres organiques vivants, je ne vis rien qu'une masse impénétrable. Je continuai cependant à observer avec persistance. Pendant ma vie sur la terre, mon désir et ma volonté avaient toujours été de tourner ma vue vers le haut ; j'avais passé presque tout mon temps à regarder avec persistance vers les cieux ou vers les états plus raréfiés des matérialismes. A présent que la difficulté, pour moi, était, non plus de m'élever au-dessus de la terre, ma mère, mais, au contraire, de rester près d'elle, je me rendis compte qu'elle était la plus précieuse de toutes les choses parce que dans son sein mon être tout entier trouvait protection.

Comme je concentrais ainsi non seulement mon regard mais mon désir et ma volonté, il me sembla que la terre s'ouvrait et je vis, non pas la couche de concrétions avec ses prisonniers comme je m'y attendais mais les eaux souterraines : Des millions d'êtres, qui avaient vécu comme hommes sur la surface de la terre et qui étaient maintenant comme moi, y dormaient profondément, plongés, autant que je pouvais en juger, dans une inconscience complète. Alors je me dis en moi-même.

« J'ai vu maintenant de mes propres yeux les habitants des eaux qui coulent sur la terre, les habitants moins perfectionnés des eaux souterraines, verrai-je ceux qui, selon la tradition, habitent les eaux qui sont au-dessus de la terre ? »

Comme je pensais ainsi, j'eus comme une impulsion de me laisser élever, mais cette impulsion fut contrecarrée par un désir intense et accablant qui absorba tous les autres ; c'était le désir de voir l'enveloppe extérieure dont je m'étais séparé volontairement et pour un but déterminé, dans la chambre rocheuse du lieu souterrain des « dormeurs ». Je concentrai donc tout mon désir et toute ma volonté vers la forme que je me figurais étendue immobile sur la couchette dressée au milieu de l'eau. La montagne parut s'ouvrir, comme la vallée s'était ouverte tout à l'heure ; mais, à ma grande surprise, je ne vis point la forme que j'avais laissée ; j'aperçus seulement une densité impénétrable, entourée de violet, dans laquelle était un organisme extrêmement fin et subtil, animé de légères pulsations, et qui ressemblait beaucoup aux racines fibreuses les plus délicates, sauf qu'elles étaient carminées. Cet organisme avait la forme humaine ; ce que je ne peux décrire que comme pulsation était accompagné de l'augmentation et de la di-

minution d'intensité du carmin comme varie la lumière de charbons ardents sur lesquels on souffle avec force et régularité. Seulement, ici l'augmentation et la diminution d'intensité se succédaient avec une grande rapidité.

La forme était enfermée dans l'enveloppe violette, foncée, et belle comme l'améthyste orientale, que je devinais être la puissance des quatre mages qui veillaient; les fibres légères comme des radicelles divisées et subdivisées étaient entourées d'un rayonnement d'émeraude claire, moins dense qu'elles; je devinai que c'était la vitalité commune des mille mages de la *Rencontre des divinités*. Je vis aussi que ce qui soutenait la forme était flottant, de sorte qu elle était complètement entourée du violet de la puissance.

Tout en regardant ce spectacle inattendu et inaccoutumé, je sentais s'amoindrir l'affinité entre moi et ce dont je m'étais dépouillé, mon impulsion première se calmait: Toujours accoutumé à étudier les causes et les effets, je cherchai instinctivement à me rendre compte de ce changement qui s'opérait en moi. Je constatai qu'il était dû à l'absence complète de la faculté de réaction dans ce que j'avais volontairement abandonné; ainsi, je compris, en partie, du moins, pourquoi, à de rares exceptions près, ceux qui, de leur propre volonté et pour des motifs égoïstes, avaient séparé leur être, se trouvaient exclus du nombre de ceux pour qui il y avait espoir de résurrection du corps et, partant, de restauration de l'intégrité de l'être. Je compris pourquoi ceux qui étaient dans les Ordres hiérarchiques, mais n'étaient pas des leurs, s opposaient avec tant de force et de continuité à la pratique ancienne et soigneusement observée de l'incinération des corps des suicidés, suivie de l'éparpillement des cendres vers le sud et le nord, l'ouest et l'est. Je saisis la raison d'agir ainsi : les grands centres du corps retiennent la vie, au moins pendant quelque temps, tant que le plus léger souffle de vitalité persiste ; les hostiles peuvent donc entrer dans ce corps abandonné et y demeurer.

Je vis aussi la sagesse des précautions que l'on prenait pour y conserver les corps intacts : des êtres d'une densité moindre, ayant affinité avec la terre et l'homme, pourraient, mais animés de bonne volonté, prendre possession de ces corps et devenir ainsi une cause de confusion au temps de la restitution.

Un trouble vague me saisit alors, et sentientant la présence immédiate des quatre qui étaient avec moi quand j'avais abandonné mon degré d'être le plus matériel, je dis :

« Le mot de Brahma est Vrai : « Il est donné à chaque degré de l'homme évolué d'avoir la vie en lui-même. » Mais alors, si ce que je viens d'abandonner évoluait jusqu'à la plénitude de la vie et refusait de me recevoir ? »

Sur cette question, tout resta silencieux ; j'attendis en vain, personne ne répondit. Je me souvins alors des paroles que l'un des quatre avait prononcées en réponse à ma question sur la découverte d'Azen. Mon affinité avec eux diminuait faute de faculté d'y répondre et le désir de rester en rapport avec la terre s'évanouissait graduellement; aussi, je me demandais de nouveau : Qu'en est-il donc de ceux qui demeurent dans les eaux au-dessus de la terre ?

Je me mis ensuite à monter lentement mais sans arrêt à travers l'immensité aux couleurs du prisme. Bientôt j'eus conscience d'une ombre et, regardant en haut, je vis immédiatement au-dessus de moi une île de brume qui portait un groupe d'êtres de même nature que moi, forts, alertes et vivaces.

Un cri joyeux me salua ; je me trouvai immédiatement au milieu de la brume, bien accueilli par ceux qu'elle portait et je pensai que les voyants, qui observaient certainement mon ascension, devaient se dire entre eux qu'un nuage m'avait dérobé à leur vue.

Refroidi jusqu'à présent par le manque de sympathie à mes sentiments, je répondis de mon mieux au bon accueil que me faisaient ces êtres ; je les croyais dans le degré d'être nerveux de l'homme, cependant, malgré ma bonne volonté et mes bonnes intentions à leur égard, j'éprouvais comme un défaut d'affinité que je ne pouvais m'expliquer. Et en recherchant la cause, j'acquis cette conviction que ces habitants des îles flottantes, des brumes, différaient de l'homme, bien qu'ils en eussent l'apparence et qu'ils fussent de mon propre degré de densité. Après examen, je constatai que ceux au milieu desquels je me trouvais étaient parfaits, c'est-à-dire n'avaient éprouvé aucune perte de degré d'être ; je reconnus par là qu'ils n'avaient pas été sur la terre, comme hommes.

J'avais l'intention de demeurer tranquille pendant quelque temps dans ce milieu imprévu, afin d'y acquérir quelque connaissance nouvelle, mais les habitants de l'île des brumes se groupèrent autour de moi comme autour d'un centre commun et l'un deux qui paraissait être un chef me demanda avec empressement :

— « Etes-vous de la terre solide ? »

Comme je répondis affirmativement, il continua :

« Depuis que nous existons, nous ne voyons qu'un bien petit nombre de ceux qui quittent la terre solide et viennent parmi nous, conserver l'individualité. Ils sont, presque invariablement, souffrants ou plongés en sommeil profond et par conséquent plus qu'inutiles, car ils attirent l'attention de l'Hostile sur nos semblables de l'île de brume.

– Pourquoi pas sur vous-mêmes ? demandai-je avec beau-

coup d'intérêt; j'avais en effet remarqué, autant que je pouvais le voir, qu'il n'y avait pas trace d'hostile, ni dans la neige, ni dans les eaux souterraines, ni dans les eaux qui sont au-dessus de la terre, or c'étaient là, à n'en pas douter, les eaux qui constituaient les nuages et le monde des brumes.

— C'est, me répondit celui à qui je m'étais adressé, que nous reposons au-dessus du sommet de la montagne sainte, ou bien que nous planons au-dessus de la *Rencontre des divinités*, là où rien d'hostile ne peut approcher à cause de la connaissance et de la puissance de l'assemblée d'hommes qui gardent et veillent jour et nuit, sans interruption. Nous le savons par l'aura des hommes qui montent jusqu'à nous; mais nous ne pouvons malheureusement pas communiquer avec eux, parce qu'ils s'occupent uniquement de la terre solide. »

— « Qui êtes-vous donc et qu'êtes-vous? demandai-je. Comment ceux des nôtres qui sont montés dans l'air inférieur après avoir laissé leur enveloppement le plus matériel, peuvent-ils vous être utiles?

— Nous sommes, répondit-il, ceux dont l'office est de façonner et de diriger les cristaux de neige qui, chaque année, tombent sur le sommet de la montagne Sainte et remplacent ceux que le soleil a fondus pour qu'ils aillent grossir les eaux sacrées.

— Les cristaux de la neige sont magnifiques dans la variété de leurs formes hexagonales. Dites-moi, si vous le voulez, comment vous effectuez la cristallisation?

— La neige, répondit l'un deux, grossit par une action lente de l'électricité. Une fois condensé à la forme parfaite qui convient à son perfectionnement, le cristal évolue petit à petit et d'une façon continue jusqu'à ce qu'entraîné par son propre poids il soit dirigé vers la terre. J'ai remarqué que nos cristaux lorsqu'ils quittent les îles de brume sont groupés en ordre régulier autour d'un cristal central, mais que souvent ils s'allongent en tombant.

Voilà ce que vous désiriez savoir; répondez à votre tour à nos questions. »

— Volontiers, si je le peux.

— Ecoutez donc : nous tous qui formons et dirigeons la pluie ordinaire la grêle et la neige, nous constituons un seul et même peuple; or, parce que nous restons, nous, au-dessus de la montagne sacrée et des eaux duelles, nos semblables se disent souvent entre eux : En ces îles brumeuses il doit y avoir plus de sagesse qu'en nous-mêmes, puisqu'elles flottent au-dessus des sièges de la connaissance et de la puissance qui sont comme deux rayonnements, l'un violet et l'autre saphirin. Ils nous demandent donc ce

que deviennent la pluie, la grêle et la neige en arrivant sur la terre, mais la terre est trop dense pour que nous puissions la sentienter quoique nous la sachions solidifiée au-delà de notre perception. Dites-nous le, si vous le savez, afin que nous puissions répondre à ceux qui nous interrogent...

Cette conversation m'interessa profondément, car je me rappelais combien de fois je m'étais dit en voyant la grêle, la neige ou la pluie lancées obliquement des nuages, avec violence : elles ne tombent pas d'elles-mêmes ; elles doivent être dirigées par des êtres.

— « La pluie, la neige et la grêle tombent obliquement, me répondirent ceux à qui je communiquais cette pensée, à cause des vents qui les poussent ou à cause du mouvement de la terre. »

— Comment peut-il en être ainsi pensais-je, on a souvent remarqué qu'elles s'abattent obliquement, même lorsqu'aucun vent ne les pousse ou que, parfois, elles tombent verticalement malgré le mouvement toujours égal de la terre ?

A ceux qui parlaient ainsi j'avais coutume de ne rien répondre, sachant par expérience que ceux qui sont emplis de leur propre sagesse ne peuvent digérer celle de leurs semblables et que si l'on jette des gâteaux de miel à des carnivores on risque d'être dévoré.

Mais les êtres au milieu desquels je me trouvais n'étaient pas de ceux-là, je leur parlai donc aussi doucement et aussi sagement que je le pus, leur expliquant que la pluie, la grêle et la neige étaient souvent mal dirigées, qu'elles tombaient souvent quand et où il ne fallait pas ; que beaucoup de mal et de perte en résultait ; qu'il était tout à fait nécessaire de voir où et dans quel but direct nous employons notre force et notre puissance.

Alors leur chef répondit :

« Nous sommes de bonne volonté, mais c'est à cause de la détérioration de l'homme que le mal lui arrive à lui, ou au travail de ses mains. Jadis, ceux dont c'était l'office venaient vers nous, comme vous êtes venu, ou envoyaient des messagers pour nous dire quand et où il fallait laisser tomber ou diriger la neige, la grêle et la pluie ; il en était de même aussi à l'égard des gouverneurs des vents. Nous ne sommes pas rebelles ; nous savons bien que l'homme a, de droit, l'empire sur tout ce qui est dans l'attraction de la terre. Etes-vous venu pour nous annoncer qu'il va reprendre la direction de ce monde des eaux qui sont au-dessus de la terre ? »

— Hélas ! non ; répondis-je avec tristesse. L'homme ne reconnaît même pas votre existence ; il essaye encore bien

moins de se mettre en rapport avec vous ; beaucoup maudissent la pluie qui perd la moisson, la grêle qui détruit les fruits à peine formés et la neige qui bloque les chemins ; tellement est vrai ce proverbe :

« Quand les calamités surviennent, les sots regardent en dehors : les sages regardent d'abord en dedans. »

Comme ils gardaient le silence, visiblement troublés et désappointés, j'ajoutai :

« Vous avez parlé de la pluie ordinaire seulement. Pourquoi ? »

Celui qui m'avait le premier adressé la parole répondit :

— « Parce que ce sont d'autres êtres, des êtres supérieurs à nous qui préparent la pluie quand elle tombe du nuage d'où sort l'éclair. Elle est bien précieuse cette pluie électrique, ou vitalisée, qui se forge lorsque l'hydrogène en se mélangeant à l'air sec et isolateur fait retentir à travers le pays nuageux les éclats du tonnerre.

Et ce chef répéta : Très précieuse est la pluie vitale. Dans le temps où les rapports entre vous et les hommes n'avaient pas encore cessé, les grands et les savants m'ont dit qu'ils avaient vu ceux qui manquaient de vitalité rendus à la vie par une exposition fréquente de leur corps nu sous la pluie vitale, en été, époque où de telles pluies sont le plus fréquentes et le plus abondantes.

Ces mots me rappelèrent ce que m'avait dit autrefois un voyant : la pluie d'orage est bleue ou d'un vert de mer, avec des gouttes saphirines brillantes.

— L'éclair rapide, demandai-je, n'est-il rien de plus qu'un résultat de la préparation de la pluie vitale ?

— Non pas, répondit le chef. Dans l'ancien temps, l'homme pouvait, à volonté, illuminer d'éclairs son aura ; les êtres qui préparaient la foudre étaient contents d'être soumis à la direction de l'homme : ils se plaisaient à purifier et à vitaliser l'air qu'il respirait, en détruisant les animalcules qui le viciaient ; et même ils luttaient pour l'Homme, foudroyaient ses ennemis pour retirer leur vitalité, comme nous-mêmes encore nous luttons aussi avec nos grêlons, en les précipitant à la volonté de celui que nous servions. »

Je me souvins alors de ce qui était reçu au sujet d'Allahok ; il avait fait tomber, à volonté, des morceaux de glace sur ses ennemis ; les éclairs, la grêle, la neige, les brumes et les vents turbulents lui obéissaient. Puis je m'abandonnai à la la pensée de la puissance qu'aurait l'homme après avoir recouvré la connaissance, et de l'empire qu'il pourrait exercer sur la terre, depuis le centre de la force pathétique jusqu'à la limite de l'atmosphère la plus saréfiée, et alors une immense tristesse m'envahit me faisant regretter profondément l'enveloppement matériel que j'avais quitté.

— « Il n'y a pas que l'homme qui souffre de l'œuvre cruelle de l'hostile, le monde de ses formations gémit aussi dans l'attente du jour où le véritable degré physique du corps glorieux sera restitué. »

Me tournant rapidement vers l'est, d'où venait la voix qui prononçait ces mots, j'aperçus, sur l'un des moindres sommets du monde des neiges, étendu sur un nuage saphirin, teinté de carmin, un être semblable à ceux avec lesquels je conversais. Sa forme était celle d'un homme vigoureux dans la fleur de l'âge, son visage était majestueux. Comme je le regardais, il continua :

« Je ne suis pas Allahoh avec qui vous vous êtes mis tout à l'heure en rapport, mentalement. Par amour pour votre illustre ancêtre Oannès, il vous recevra dans le degré de mentalité où il règne en puissance et en majesté et d'où vous pourrez, après quelque temps de repos, voir la mentalité de tout ce qui est revêtu des degrés nerveux et psychique de l'état physique. Mais Allahoh m'a dit de vous parler ainsi :

« Dites à Oannès combien il ferait mieux de venir dans mon royaume, d'où il pourrait d'un coup d'œil voir ceux qu'il est venu délivrer, plutôt que d'errer çà et là, dans les degrés d'être nerveux et psychique, à leur recherche, comme s'il courait dans une forêt vierge après des animaux égarés, et de s'exposer à une foule de dangers ou tout au moins de perdre son temps. »

— « Je remercie Allahoh, répondis-je, mais l'endroit où je suis et le degré d'être nerveux où je viens de pénétrer m'intéressent profondément ; je préfère poursuivre ma recheche pas à pas. »

— Soit, répliqua le messager. Allahoh a prévu que vous pourriez décider ainsi et j'ai l'ordre de vous servir, si vous le voulez, du mieux que je pourrai selon ma puissance et ma connaissance.

— Pouvez-vous me dire, demandai-je, ce que deviennent les habitants des îles brumeuses après la chute de la neige, de la grêle ou de la pluie alors que, l'orage fini, les nuages disparaissent et qu'il ne reste que l'azur sans nuage ?

— Ce n'est pas dans leur demeure, c'est au-dessous d'elle qu'est le laboratoire de ces êtres, répondit le messager ; quand la neige, la grêle et la pluie commencent à tomber ils passent dans une autre région et recommencent leur travail. Leurs laboratoires sont temporaires ; leurs habitations sont, sinon éternelles, du moins aussi durables que le degré de développement de leurs habitants : N'avez-vous pas ouï dire ce que l'on rapporte d'Allahoh : « enlevé sur les ailes de la connaissance quaternaire, c'est-à-dire sur la connaissance des quatre degrés de l'état physique, il monta

avec la rapidité des vents et se voila d'invisibilité. Son palais, dont il était le centre, était fait des vapeurs d'eaux ; elles le couvraient comme des nuages sombres et sa présence était comme une chaleur radieuse qui les agitait. Alors il y eut de la grêle et du feu semblable à des charbons ardents. »

— Je comprends, répondis-je ; cependant ce n'est pas à des charbons ardents que ressemblent les éclairs. C'est plutôt à l'or pâle, ou au saphir.

— Oui, tels qu'ils sont vus de la surface de la terre, à travers l'atmosphère qu'ils illuminent ; mais dans les îles nuageuses ils produisent une chaleur intense et une lumière d'un rouge sombre à peine perceptible qui devient ensuite vif comme des charbons ardents. Le Barde, dans sa clairvoyance a perçu le laboratoire tel qu'il est réellement non pas tel qu'il paraît de la surface de la terre. Il faut nous mettre à la place de celui dont nous jugeons les paroles et les faits pour pouvoir les apprécier avec justesse. »

A ce moment, en regardant en bas, je fus surpris de constater que je ne voyais plus le royaume des neiges et qu'en outre j'avais été entraîné vers l'est, de sorte que ceux avec lesquels je venais de converser étaient déjà loin. J'observai alors dans ce qui m'entourait : un changement remarquable, les atomes constituant de l'air illuminé n'étaient plus, comme je les avais vus auparavant, parfaits dans la variété de leurs formes ; la plupart étaient altérés et défigurés, comme le sont les fruits rongés par des insectes nuisibles. Je devinai par là que j'avais dépassé les limites de la zone soumise à l'influence des mages de la montagne sacrée et des eaux duelles.

En montant plus haut encore, j'étais maintenant entraîné vers le sud ; j'aperçus bientôt des corps qui me parurent être de la même structure et de la même nature que les corps de ceux avec qui j'avais conversé ; ils me ressemblaient aussi sauf que leurs fibres carminées délicates avaient des pulsations plus faibles et qu'elles étaient universelles, c'est-à-dire non retenues dans la forme de l'être individuel. Malgré la vitalité dont j'étais pénétré et bien qu'affranchi de la peur ou de la perplexité, je sentientai que dans des conditions normales, c'est-à-dire si je n'avais pas été doté par les Mille d'une vitalité spéciale, si j'avais été privé de la connaissance et de la puissance qui m'étaient propres, j'aurais perdu rapidement la forme individuelle, je me serais dissipé dans la collectivité de la même façon que le degré d'être nervo-physique, lors de la désintégration, voit ses parties constituantes, solubles et divisibles retourner aux éléments dont elles ont été formées, après en avoir, toutefois, laissé une partie aux moindres hostiles.

Personne ne peut retenir longtemps la forme qui n'est pas recouverte ; seuls les athlètes, ou ceux qui sont protégés, ont le temps de se former une demeure et un refuge dans les eaux superterrestres ; et encore, quand ils y sont parvenus leur faut-il longtemps avant de pouvoir s'y adapter assez pour se faire des nuages un véhicule.

— « Comme vous êtes ici pour une recherche, si votre présence était connue ceux que vous cherchez pourraient être emportés et voilés, ne serait-il donc pas plus sage de faire de ce nuage un chariot afin d'y poursuivre votre recherche en toute liberté, sans être troublé ni molesté, pendant que je vous transporterai où vous voudrez. »

Une lassitude extrême, invincible, ne me laissa pas la force de répondre ; je perdis conscience, un instant. Lorsque je revins à moi, j'étais au centre de l'île des vapeurs, fraîche et radieuse, et le messager d'Allahoh se tenait debout près de moi.

Les mouvements de mon chariot étaient alors vifs et variés comme mes pensées et mes désirs ; à la lassitude succédait une impression de force qui me remplissait de joie, j'allais rapidement d'un mouvement ondulatoire tantôt à travers l'atmosphère viciée, dans les parties défigurées et assombries où il n'y avait aucune splendeur sympathique, tantôt à travers les masses fibreuses carminées agitées de pulsations. Celles-ci flottaient dans un vert pâle qui me semblait les soutenir car elles étaient évidemment d'une densité plus grande que leur entourage. Toutefois ce n'était là qu'une présomption dont il me fut impossible, à mon grand regret, d'obtenir la moindre preuve.

Je ne sais combien de temps dura ce ravissant voyage aérien ; le lit de vapeurs sur lequel je voyageais étant lumineux par lui-même, je ne pouvais discerner ni jour ni nuit. Partout où j'allais mon entourage immédiat brillait d'une lumière semblable à celle du crépuscule naissant, à l'heure où la pourpre resplendissante qui illumine l'espace après la coucher du soleil n'a pas encore disparu à l'horizon.

A un certain moment, cependant, j'aperçus dans le lointain, comme une silhouette irrégulière, de la couleur de l'or pâle, couverte d'un dais violet. Comme je demandais ce que je voyais, le messager répondit :

— « Nous approchons du royaume nerveux d'Allahoh, et cela par affinité naturelle. »

Voyant que je ne saisissais pas la signification de ses paroles il ajouta :

« Il y a longtemps que j'ai laissé notre chariot à votre conduite ; il a bien vogué quelque peu çà et là, mais cependant, il s'est toujours rapproché du royaume d'Allahoh, il est donc à présumer que vous y trouverez ce que vous cher-

chez ou, tout au moins, une aide efficace pour vos recherches. »

Pendant qu'il parlait ainsi je vis que nous étions attirés vers la silhouette d'or pâle, nous avions même commencé à y pénétrer : alors ces réflexions me vinrent : Peut-être que quelques hommes qui regardent de la surface de la terre se disent entre eux : Comme il est beau le nuage d'oré et violet que l'on voit à l'horizon du sud ! Ils ne se doutent pas qu'ils voient le royaume d'Allahoh car, hélas ! les hostiles voilent les yeux de leurs degrés nerveux, psychique et mental, afin qu'ils ne voient pas ; leurs oreilles afin qu'ils n'entendent pas, et leurs cerveaux afin qu'ils ne comprennent pas ! Combien la condition actuelle de l'homme est déplorable ! hélas combien les puissants sont déchus ! Mais la restauration de Ma-Vasha et d'Azen que je viens d'effectuer ne peut-elle pas être le commencement de la restitution ? Qui sait ?

Une voix qui sortait de la gloire d'or pâle répéta doucement, comme un écho, mes dernières paroles : qui sait ?

— Reposez-vous à présent si vous le voulez. C'est la voix de la passivité d'Allahoh qui vous accueille. Ici rien ne peut entrer qui puisse vous tromper ou vous faire le moindre mal et vous pouvez avoir besoin de toute votre force et de toute votre vitalité pour l'accomplissement de votre œuvre.

Je m'étendis donc au milieu du chariot nébuleux qui, cessant son mouvement ondulatoire, glissa en avant comme un vaisseau qui rentre au port.

L'air ambiant tout aromatisé était comme une caresse et, comme je fermais les yeux dans un assoupissement léger mais réparateur, l'écho de mes paroles me revint maintes fois : Qui sait ? — Qui sait ?

(*A suivre*).

TROISIÈME PARTIE : LITTÉRAIRE

LE MUGUET

LA MAIN LUMINEUSE

(*Suite*)

Sur la réponse du père Ambroise le savant se tut un instant, puis, reprenant la conversation : Sans doute, dit-il, Saül déclare qu'il est délégué, mais cela veut dire qu'il a été hiérarchiquement envoyé pour enseigner aux Initiés des Ecoles des diverses nations, cette vérité première évidemment négligée : Brah s'est offert volontairement en holocauste, a sacrifié sa personnalité, afin de pouvoir infuser les forces divines dans les forces de la matière capable de les recevoir. Prenez, par exemple, les phrases par lesquelles débute son épître aux Initiés de Jérusalem : « La *Cause cosmique* qui, à diverses époques, et de diverses manières, avait été manifestée à nos pères par les Initiés d'autrefois, a été manifestée en cette dernière époque par Brah, choisi pour être le Possesseur de toutes choses et par qui ont été formées les terres (c'est-à-dire l'état le plus matériel, ou l'état physique, par opposition aux sept cieux qui avaient été formés par Elohim alors que Brah était encore dans la région attributale). »

— Voilà encore une bien singulière transformation.

— Pardon, c'est la traduction vulgarisée qui est transformée.

— Croyez-moi, c'est la première fois que j'entends cette étrange interprétation. Si vous avez une connaissance que nous ne possédons pas, prouvez-là à l'Eglise catholique et romaine afin qu'elle puisse l'utiliser.

— Elle ne le pourrait pas, quand même elle le voudrait. Ce que vous appelez l'Eglise est actuellement une vaste société politique qui a conscience de n'avoir pas marché de pair avec le progrès continu et irrésistible. Elle peut être comparée à quelqu'un de ces bâtiments que les enfants construisent au moyen de cubes de bois. Que l'une de ses pierres de fondement soit déplacée et le tout s'écroulera pour ne plus se relever. C'est pourquoi depuis le temps de Galilée jusqu'à présent elle s'oppose à tout mouvement qui pourrait l'ébranler. Le *statu quo* est sa sauvegarde ; les vagues du progrès sont pour elle comme les flots courroucés pour un vaisseau vieux et pourri. Elle se voile dans l'obscurité de crainte que la lumière de la raison ne montre que trop clairement les taches et les rides qui la défigurent.

— Où se trouve donc la perfection ? N'est-elle point pire que les cultes schismatiques qui couvrent la terre ?

— Aucun schisme, c'est-à-dire rien de ce qui est fondé sur la personnalité et, par conséquent, sur la division, n'est capable de perfectionnement. Ainsi que je l'ai déjà dit, le catholicisme et le mahométisme soulèvent particulièrement la contradiction pour la raison qu'ils recherchent le monopole de l'Indicible ; ils se sont constitués les cosaques de Dieu, les gardiens des portails des cieux.

Tous les cultes extérieurs, *sans exception*, sont la cause de la dépravation de l'homme, et les formateurs ou les transformateurs de cultes deviennent plus mauvais avec le temps ; c'est inévitable ; de sorte que la vérité se voile toujours de plus en plus. Le temps viendra où le Temple des formations de Brah, l'Holocauste Divin et Impersonnel, qui est un, sera un aussi comme lui. La vérité seule est immortelle et la durée d'un culte est en proportion de la portion de vérité qu'il renferme. Longtemps après que tous les

ismes modernes auront disparu dans les vagues perspectives de la mythologie, les mages adorateurs de la Lumière lui survivront encore. Il survivra l'Ordre qui interrogeait par ces paroles ceux qui lui étaient présentés pour l'Initiation : *Brah-me*? (Brah-quoi ?) et qui recevait cette réponse : *Brah-ma*... (Brah-ce qui...) ; la fin de la phrase était dite mentalement. Ils survivront, ceux à qui ont été confiées les triunes paroles de la vérité ; ils subsisteront aussi longtemps que l'Intelligence humaine, qui est le premier vêtement et la manifestation de *Brah*, aussi longtemps que *Brah* qui est « *ce qui est revêtu* »; aussi longtemps que *Dieu* qui est « *notre moi.* »

Les deux hommes marchèrent pendant quelque temps en silence, chacun évidemment absorbé dans sa pensée.

Ce fut le savant qui parla le premier. « Voici mon appartement, dit-il, il faut que je vous fasse mes adieux, à moins cependant que vous ne vouliez me faire l'honneur d'entrer chez moi.

— Pas maintenant, je vous remercie ; des affaires pressantes m'appellent ailleurs.

Les deux hommes se serrèrent les mains et se séparèrent.

Lorsque le savant rentra chez lui, on lui remit une carte sur laquelle était le nom de Fabian Latonier.

Une demi-heure après Fabian Latonier lui-même se présentait :

« Il vous semblera peut-être indiscret, dit-il, que je me présente à quelqu'un que je ne connaissais pas il y a deux heures et dont j'ignore même encore le nom. »

Pour toute réponse, le savant lui tendit une carte de visite qui portait le nom de Merlin Sadoun. Fabian mit la carte dans son porte-feuille et dit :

« Je suis, Monsieur, un des nombreux individus qui souffrent parce qu'ils posent en vain la question : quelle est la Vérité ? J'ai parcouru autant que je l'ai pu tous les livres, tous les manuscrits anciens et contemporains et, nulle part,

je n'ai trouvé une base assez solide pour y construire quelque chose d'utile et de pratique ; il me semble même que si jamais la connaissance et la sagesse ont existé parmi les hommes, cette ère est passée. L'âge où nous vivons, entrevoit çà et là juste assez de lumière pour constater l'obscurité dont nous sommes entourés ; cette lumière peut être comparée plutôt à un éclair d'été qu'à la clarté du jour. Les paroles que vous m'avez dites ce matin : « Le divin est en vous et votre vrai moi, dont vous êtes peut-être inconscient à présent, en est le vêtement » m'ont étrangement impressionné ; en des heures de recueillement j'ai conscience, en effet, de capacités et d'aspirations dont je n'ai aucune connaissance durable ou précise. C'est pour cette raison que j'ai abandonné ma carrière d'homme de lettres et de conférencier; il est inutile d'augmenter le nombre de ceux qui écrivent et parlent non parce qu'ils ont quelque chose à imprimer ou à dire mais pour voir leur nom imprimé et pour entendre le son de leur propre voix ; mes ressources sont heureusement suffisantes pour que je ne sois pas obligé de travailler pour vivre comme le plus grand nombre. Je ne viens pas, croyez-le bien, par curiosité ; je suis un homme altéré ; j'accours avec empressement vers la verdure qui indique une source où j'espère pouvoir apaiser ma soif. »

— Vous êtes le très bienvenu.

— Je vous remercie, si ma requête n'est pas indiscrète, voulez-vous m'expliquer votre théorie, votre philosophie nouvelle ?

— Certainement ; mais je ne peux rien vous dire de nouveau ; notre philosophie est, au contraire, aussi ancienne que la formation de l'homme. Elle se résume en quelques phrases :

Quand Brah, l'Attribut Impersonnel procédant de la Cause cosmique, eut assumé la personnalité dans la personne d'Elohim, sa deuxième Emanation et sacrifié cette personnalité en se diffusant dans les formations azertes, l Homme, le chef-d'œuvre de ces formations entendit en

lui une voix proclamer mentalement : « *Le moi est votre Dieu* » et de temps en temps la même vérité a été proclamée, notamment aux Grands Initiés.

L'amour divin, la lumière, la vie, la puissance et l'utilité divines qui sont en nous, comme en toutes les formations de bonne volonté, selon les capacités de réception et de réaction de chacun ; voilà notre Dieu : lorsque la réception et la faculté de répondre seront universelles, l'unité cosmique qui est l'Equilibre sera consommée. En d'autres termes, le perfectionnement de la matière de même que la parfaite manifestation de l'Unique impénétrable et indivisible dépendent de la diffusion dans les forces de la matière éternelle — à tous ses degrés de raréfaction et de densité, — de la faculté de répondre aux forces divines et éternelles. C'est par cette généralisation seulement que la sociologie cosmique peut être réalisée.

Telle est la base de notre philosophie, la pierre de fondement de la sagesse et de la vérité, la racine centrale de l'arbre de la connaissance. Il n'y a là aucun mystère. La vérité est toujours simple comme elle est immortelle ; elle est contenue dans trois mots qu'un enfant peut comprendre et qui seuls peuvent satisfaire tout notre être. Aucun fondement n'est sûr en dehors de celui-là, qui est posé depuis la formation de l'homme et tout édifice qui n'est point construit sur ce fondement ne peut être durable.

Il y eut un silence ; puis Fabian se leva.

« Je vous remercie de tout cœur : vous avez ouvert devant moi une perspective inconnue ; la vie peut encore valoir la peine d'être vécue. »

Le savant serra la main du jeune homme et ils se séparèrent.

LA SENSITIVE

Le soir du jour où la bouquetière avait été sauvée, Ernest était de nouveau en tête-à-tête avec la duchesse de Dromont.

— Vous avez écrit à Iowa ?

— Non.

— Mais vous m'aviez presque promis de le faire. Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

— Je n'ai pas changé d'avis. La lettre pour ses parents est déjà cachetée mais je n'ai pas l'habitude d'agir à la hâte surtout dans une circonstance qui intéresse ma vie entière. »

Pendant que la duchesse et Ernest conversaient ainsi, la sœur de charité envoya chercher la domestique d'Ernest; avant son mariage avec le valet de chambre cette femme avait été au service de la duchesse de Dromont.

« Il n'est pas nécessaire que je reste ici plus longtemps, dit-elle ; il n'y a aucun signe de fièvre, aucune faiblesse anormale chez la jeune fille ; elle a bien mangé et elle n'a plus besoin que d'une bonne nuit de repos, voulez-vous seulement avoir la bonté de dire à votre maître que si Eah désire entrer dans notre pensionnat de Saint-Joseph, le père Ambroise peut obtenir pour elle l'admission comme pensionnaire franche. Il est dommage que jeune et belle comme elle est, cette enfant soit exposée aux tentations de la vie dans les rues de Paris.

— Volontiers, ma sœur ; puisse la sainte Vierge, mère de Dieu, persuader à la pauvrette d'accepter la bonté du révérend Père.

Puis tirant un franc de son porte-monnaie et le tendant à la sœur elle ajouta : « Faites brûler, je vous prie, un cierge pour ce vœu devant l'autel de Notre-Dame. »

Dès que la sœur eut quitté la maison, la fidèle Micheline rejoignit Eah dans sa chambre. Elle la trouva assise à la fenêtre, revêtue de sa petite robe de percale bleue qui était sèche.

« Venez, ma petite, dit-elle avec bonté, Monsieur a donné des ordres pour que vous dormiez dans la chambre bleue qu'il a fait meubler pour la jeune sœur de M. Llewellyn lorsqu'elle vint ici avec sa mère et son frère en mai dernier. »

Eah se leva et suivit Micheline dans une chambre située

au même étage, le jour discret d'une lampe munie de son abat-jour l'éclairait déjà.

« Je n'ai pas le temps de rester avec vous, mon enfant, dit la domestique, mais votre lit est fait et vous trouverez tout ce qu'il vous faut ; n'oubliez pas d'éteindre la lampe ; Monsieur n'aime pas l'électricité et l'odeur du pétrole n'est pas bonne quand on dort. Bonne nuit ; dormez-bien, n'oubliez pas en disant vos prières de remercier la sainte Vierge pour avoir échappé à la noyade ; remerciez-la aussi, pour toutes les bonnes choses qu'elle peut vous réserver dans l'avenir. Fermez la porte, mais pas à clef, il n'y a personne dans la maison que mon bon mari et moi et c'est une mauvaise habitude que de s'enfermer à clef quand on est seul. »

Sur ce sage conseil, Micheline descendit bien vite préparer le diner pour elle et son mari.

Lorsque celui-ci fut entré fumant une pipe courte et se fut mis à table, elle posa devant lui une soupière de bon bouillon et lui dit :

« Personne n'est comparable à notre jeune maître ; quelquefois, cependant, il est un peu bizarre, n'a-t-il pas ordonné de préparer la chambre bleue pour cette petite gamine comme si elle était une princesse ! N'a-t-il pas dit de lui donner une chemise de nuit garnie de vraie dentelle et les babouches en velours bleu qu'il a rapportées d'Algérie ! Si c'était un autre que Monsieur, je me demanderais pourquoi ; mais lui ! Si ce n'était de peur de voir éteindre l'ancienne race, j'offrirais ma foi un cierge à sainte Thérèse chaque jour de fête pour mon souhait.

— Quel souhait ?

— Qu'il entre au monastère des Carmes.

— Notre jeune maître a autant de goût pour la vie d'un moine que moi pour la vie d'un jockey. Il n'y a personne de mieux mis que lui à Paris ; il n'y a pas de danger qu'il change sa chemise de surah pour un cilice, ses sachets et ses parfums délicats pour la fumée d'encens à trois francs !

— Vous ne le connaissez pas, mon ami ; c'est M. Llewellyn qui choisit tout pour lui et c'est vous qui avez soin qu'il le porte comme il faut, comme c'est moi qui ai soin qu'il ait sur sa table les meilleurs mets de la saison. Si on le laissait se soigner lui-même, notre jeune maître serait parfaitement capable de porter une vieille robe de chambre et des pantoufles pendant toute l'année, de dîner d'une soupe aux pommes de terre et d'un merlan frit.

— Un jour, M. Llewellyn lui choisira peut-être aussi une femme.

— Ne dis pas de bètises, Pierre. J'ai bien compris, par ce que m'a dit la duchesse de Dromont, que notre future dame est choisie : c'est la Princesse Iowa dont tous les journaux du *high life* sont fous.

A propos, j'oubliais de te dire : la concierge a loué les deux grandes chambres du rez-de-chaussée, de l'autre côté de la loge, où il y a une porte donnant sur la rue.

— Pourquoi ? puisque le jeune maître a loué la maison entière ?

— Un jour, la concierge a dit à Monsieur qu'elle avait une fille qui avait été abandonnée par son mari avec cinq enfants et elle l'a prié de lui permettre de le recevoir dans ces chambres de réserve ; Monsieur lui dit qu'il ne voulait pas d'enfants dans la maison, mais qu'elle pouvait louer les chambres à un Monsieur seul et se servir du prix du loyer pour louer quelque endroit où elle abriterait sa fille et sa famille.

J'ai vu son locataire ; c'est un Monsieur d'environ cinquante ans qui a l'air comme il faut. La concierge m'a dit qu'il n'avait personne pour le servir et qu'il passait tout son temps à l'étude.

— A-t-il envoyé ses meubles et ses livres ?

— Rien ; qu'un lit de camp, une chaise et une table ; mais il a payé trois mois d'avance, par conséquent la bonne Mme Vaudon n'est pas inquiète.

Un brillant feu de bois brûlait dans l'âtre lorsque Eah entra dans la chambre. Elle ferma la porte et releva la lampe sous son abat-jour de soie.

« Que c'est beau ! s'écria-t-elle ».

Bien des jeunes filles élevées dès l'enfance dans le luxe auraient poussé la même exclamation. Les meubles étaient en érable orné de dorures fines, les rideaux qui voilaient les deux croisées et qui descendaient d'une couronne d'albâtre èt d'or, les tentures de la couche, de la chaise longue et des fauteuils étaient de satin bleu très pâle, bordé de roses sauvages pâles et la même fleur belle et délicate était semée çà et là en bouquets et en guirlandes comme jetés par la main d'un artiste. Sur le parquet, le bruit des pas était étouffé par un tapis de velours épais imitant la mousse des bois.

Eah restait immobile, comme retenue par un charme, lorsqu'elle aperçut sa propre image dans la glace bizautée de la toilette d'érable et d'or, l'image de sa pauvre petite personne vêtue de sa robe courte en coton bleu, de son vieux fichu rouge et de ses souliers grossiers.

« Comme je suis vilaine ! » s'écria-t-elle, et se détournant bien vite du long et grand miroir, elle ôta ses souliers et ses bas bleus. Elle allait se mettre au lit dans ses vêtements grossiers mais propres, quand ses yeux tombèrent sur un peignoir blanc, garni de dentelles et de rubans bleus pâles sur lesquels çà et là étaient éparpillées des guirlandes de roses sauvages ; près de l'oreiller était aussi une longue chemise de nuit en batiste blanche, garnie de dentelle.

Par un instinct bien féminin, en quelques secondes elle avait retiré tous ses vêtements et revêtu la fine chemise de nuit sur laquelle elle avait jeté le gracieux peignoir. Elle se mit alors de nouveau devant le miroir et un sourire de bonheur illumina sa figure.

En vérité, la forme qu'il réfléchissait avec son abondante chevelure d'or pâle flottante, ses grands yeux foncés et son teint olivâtre était d'une grâce et d'une beauté exquises et rares.

« A présent nous sommes d'accord », murmura-t-elle en s'asseyant dans un des riches fauteuils, tout heureuse de sentir la chaleur du brillant feu de bois, bien qu'elle fût remise des effets du refroidissement.

Eah s'assit avec une sensation de bien-être et de confort jusqu'ici inconnue et chercha à voir dans le feu ; une figure, qui lui semblait familière, mais dont le souvenir lui échappait, se montra au milieu des cendres embrasées ; à cette vue, une sensation de calme ineffable envahit l'enfant et elle s'endormit.

Cette nuit, lorsque l'horloge de la grande cité sonnait onze heures, le nouveau locataire de Mme Vaudon, la concierge, était debout dans sa chambre meublée si maigrement, son visage sur lequel perlaient des gouttes de sueur froide était fixe, sa main droite était étendue et dans sa main gauche il tenait la vieille ceinture de ruban bleu foncé que portait Eah lorsqu'on l'avait retirée de l'eau. C'était Merlin Sadoun.

Lorsque minuit sonna, la porte s'ouvrit lentement et Eah entra comme quelqu'un qui marche en dormant ; elle traversa la chambre et mit ses deux mains dans celles que Merlin lui tendait.

Le sommeil de Pierre Alton et de sa brave femme, accompagnant de ronflements vigoureux le tic-tac du réveille-matin, était si profond qu'ils n'avaient pas entendu les pieds nus d'Eah lorsqu'elle avait traversé la pièce extérieure.

Silencieusement et avec une grande douceur, l'homme enveloppa Eah d'un long manteau sombre dont il abaissa le capuchon sur sa tête, puis passant sa main sous son bras, il la conduisit à la porte qui ouvrait sur la rue de côté ; il ouvrit et ferma sans bruit et se dirigea vers la maison d'en face dont il ouvrit la porte avec un passe-partout.

Lorsqu'il entra dans une chambre du rez-de-chaussée dont les rideaux épais et les volets fermés ne laissaient voir de la rue aucune lumière, une femme d'environ trente-six ans, dont les yeux bleus de mer et les cheveux blonds fai-

saient contraste avec son costume noir tout simple, poussa un doux cri de joie et essaya de se lever de la couche sur laquelle elle était étendue, soutenue par des oreillers.

Merlin Sadoun mit son doigt sur ses lèvres en signe de silence et dit à voix basse.

« Votre cri de joie me dit que je ne me suis pas trompé ; cette enfant est bien votre Eah, l'enfant que l'accident qui vous est arrivé et la perte de mémoire qui en est résulté a laissée sans protection. Par l'amour que vous avez pour elle, restez tranquille, un réveil brusque pourrait faire grand mal et faire avorter tous nos plans. »

Il versa un verre de vin et le mettant dans ses mains tremblantes : « Tout dépend de vous, mon enfant, dit-il, et je sais que vous ferez tout ce que vous pourrez. »

Elle but le vin : Merlin conduisit Eah à un fauteuil, puis vint s'asseoir à côté de la malade dont il mit la main dans la sienne, lui donnant ainsi toute la force qu'elle pouvait recevoir.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, puis la porte s'ouvrit, livrant passage à Llewellyn qui amenait avec lui un homme de haute taille dans la force de l'âge, au teint bronzé par le soleil.

Cet homme portait un complet grossier de serge bleu marine et tenait à la main comme une boîte enveloppée dans du papier. C'était Cid, le pêcheur du Finistère, à qui la femme qui avait été l'amour de sa vie, avait confié les bijoux et les parures qu'EAON portait dans sa ceinture. Il les avait apportés à terre avec lui lorsqu'après le naufrage du vaisseau venant de l'Occident lointain, les flots puissants l'avaient jeté sur les côtes du Finistère.

Lorsque Cid vit le visage pâle et la forme amaigrie de la femme qu'il aimait, on entendit comme un sanglot dans sa gorge nue, mais il contint son émotion et tenant sa main tendue dans les siennes, il dit. « Vous m'avez envoyé chercher, Asanathe : me voici. »

— Comme vous êtes bon, Cid, dit-elle faiblement ; vous

voir est comme un souffle de brise marine et votre voix semble apporter avec elle le bruit des vagues qui se brisent sur la côte.

— Je voudrais vous apporter la santé et la force. Si vous pouviez seulement recouvrer assez de force pour revenir à votre ancienne demeure, peut-être recouvreriez-vous la santé.

— Non, non, Cid, je serai bientôt avec Eaon parmi les Draada, mais puisque nous sommes un, peut-être pourrons-nous nous revêtir, peut-être Eaon pourra-t-il prendre sa place parmi ceux qui luttent pour la Restitution de la terre et de l'homme ? Qui sait ? »

Elle ferma les yeux et demeura très tranquille, comme plongée dans ses réflexions. Eah vint alors, comme par intuition, et s'assit par terre à côté de la couchette basse. Elle appuya sa tête sur la poitrine de sa mère et bientôt la main amaigrie de la malade s'attarda affectueusement parmi les cheveux blonds ondulés :

— « Notre enfant ! notre Eah ! notre chérie ! »

— « Ma mère, mère chérie ! »

En arrivant, Cid avait remis à Merlin Sadoun une petite boîte en disant simplement : « Je l'ai apportée telle que je l'ai trouvée ; la clé ne m'a jamais quitté, ni jour, ni nuit. » Il se tenait maintenant à l'écart regardant la mère et l'enfant et de temps en temps il passait sur ses yeux le revers de sa main carrée et forte.

Pendant ce temps, Merlin Sadoun et Llewellyn examinaient le contenu de la boîte que Cid avait apportée. Ils avaient d'abord trouvé une poignée de gemmes non montées, taillées sommairement et polies partiellement comme si celui qui les avait trouvées ou achetées en avait éprouvé à la hâte la pureté et la valeur. Ensuite ils avaient tiré de la boîte quelques petits bracelets, des boucles d'oreilles en or, puis un collier étrange et très précieux, fait de perles, d'opales et de pierres de lune montées à jour ; il était attaché par une agrafe ancienne d'or blanc, sur laquelle certains signes

étaient gravés et la pendeloque était faite de la moitié d'une grosse pierre de lune claire, montée à jour.

Il y avait encore d'autres pierres précieuses non montées et une quantité énorme de pièces de monnaie d'or anciennes. Au fond de la boîte était un petit coffre plat en argent bronzé. C'était Merlin Sadoun qui tirait un à un les objets de la boîte ; lorsqu'il sortit le collier curieux il murmura :

« C'est le collier de Sheba Ma qui a été trouvé au cou de l'Alianah dans le Temple Druidique il y a plus de douze siècles. »

Puis s'adressant à Llewellyn :

« Vous voyez cette pierre de lune ; si, comme nous le saurons bientôt, Eah est l'Alianah réincarnée, Reich Sheba Ma est sans doute aussi réincarnée sur la terre et c'est elle qui a la deuxième des pierres de lune duelles. »

Llewellyn prit le collier, examina la pendeloque minutieusement puis dit d'une voix inquiète : « J'ai vu quelque part le double de cette pierre ; elle était portée si je me souviens bien par une femme que j'ai rencontrée dans une grande réunion mais où et quand je ne me le rappelle pas. »

— « La mémoire vous reviendra peut-être ; quoi qu'il en soit n'oubliez pas mes paroles, et comme vous l'avez toujours fait dans le passé, veillez et faites bonne garde. »

Les mains de Merlin Sadoun qui tenaient maintenant le petit écrin ancien en argent bronzé tremblaient légèrement.

— Le vieil écrin est fermé dit Llewelyn et Cid ne m'a pas donné d'autre clef.

— Il n'y a pas de clef répondit Sadoun en passant adroitement son doigt sur l'écrin.

Le couvercle se leva lentement et, poussant à voix basse une exclamation dans une langue inconnue de Llewelyn, Merlin Sadoun lui tendit l'écrin ouvert.

Il contenait un aigle à trois têtes en saphirs montés à

jours ; les yeux étaient en rubis et au-dessus de la troisième tête dont le long cou traversait un nuage en nacre était une étoile aplatie à douze pointes en brillants.

— Tout va bien, dit-il d'une voix brisée par l'émotion ; cet insigne royal et hiérarchique a été confié à une seule personne, Eah est son enfant et l'Alianah ! »

Tout en disant ces mots il remit l'ornement, les pièces de monnaies et les bijoux dans la boîte, la ferma à clef et la replaça dans son enveloppe de papier. Comme il nouait la ficelle qui la liait, Cid toucha le bras de Llwelyn ; en se retournant celui-ci vit qu'il était grave et que ses lèvres étaient blanches.

« Monsieur Llewllyn, Asanathé est allée aux régions des Draada ! »

Les trois hommes s'approchèrent de la couche. C'était vrai ! Asanathé,le sourire aux lèvres et les doigts dans les boucles blondes de son enfant, avait quitté la terre sur laquelle elle avait aimé si profondément et si profondément souffert.

Merlin mit doucement sa main sur la tête d'Eah qui reposait encore sur le cœur de sa mère inanimée.

— Venez avec moi, mon enfant...

Puis s'adressant à Llewelyn :

— Veillez sur le corps d'Asanathé.

Obéissante, Eah se leva et suivit Merlin Sadoun. Ils quittèrent tous deux la maison et rentrèrent dans les chambres qu'il avait louées.

Là Merlin Sadoun posant sa main droite sur le front d'Eah lui dit :

« Allez doucement à la chambre qui a été préparée pour vous et couchez-vous. Lorsque vous vous éveillerez vous ne vous souviendrez de rien de ce qui s'est passé depuis le moment où vous vous êtes endormie dans le fauteuil devant le feu. » Alors il s'agenouilla et baissa tendrement, révérencieusement le bord de la robe blanche flottante d'Eah ; puis elle sortit comme elle était entrée, en état somnambulique.

Lorsqu'ils furent seuls avec la forme blanche immobile

et calme sur laquelle flottait encore un sourire, Llewellyn dit :

« Croisez vous-même les mains d'Asanathé sur sa poitrine, car de tous les êtres qui sont sur la terre, c'est vous qui l'avez le mieux aimée. »

Alors le pêcheur du Finistère alla vers une table sur laquelle il avait déposé son chapeau et revint avec une gerbe de muguets.

« Je les avais apportés pour les lui offrir, dit-il doucement, c'est la fleur qu'elle préférait, peut-être lui feront-ils encore plaisir. »

Les mains croisées de l'enfant de la mer tinrent donc une fois encore les muguets déposés par la main forte du pêcheur dont elle avait été l'unique amour.

L'ENNEMIE

A l'heure ou Eah s'endormait dans le fauteuil devant le feu de bois qui brillait dans la chambre bleue, la duchesse de Dromont était assise devant le feu qui brûlait gaîment dans son boudoir et causait avec son filleul favori Ernest.

« C'est une joie de vous avoir près de moi Ernest, dit-elle doucement ; lorsque vos yeux rencontrent les miens, ils me font penser à ce qui aurait pu être.

Ernest qui était debout près de la cheminée s'approcha et comme il s'appuyait sur le dossier du fauteuil de la duchesse, celle-ci mit sa main dans la sienne. Abaissant son regard sur la tête prématurément blanchie il serra tendrement, révérencieusement, la main de sa duchesse car il savait que sa joie était d'avoir auprès d'elle celui de qui les yeux lui rappelaient le regard de l'enfant qu'elle avait perdu.

Pendant quelque temps, ni l'un ni l'autre ne parlèrent et le doux tic-tac de la pendule de bronze troubla seul le silence. La duchesse rompit la première.

— Ernest, dit-elle, lorsque Iowa mettra dans vos bras votre premier né, il sera mon héritier par amour pour vous,

pour elle et pour mon propre chéri qui n'est plus. Vous lui écrirez pour lui demander d'être votre femme n'est-ce pas ?

— Non, pas encore.

— Pourquoi ?

— Le mariage, pour les natures comme la mienne, est une aflaire très grave et, malgré mon estime et mon admiration pour Iowa, j'hésite à demander à celle que je connais si peu de faire avec moi le voyage de la vie qui, dans les meilleures conditions, est si pénible et si peu satisfaisant.

— Ces paroles d'un homme de votre âge prouvent mon enfant à une personne du mien que vous n'aimez pas Iowa. » Et fixant un regard scrutateur sur lui elle ajouta :

« En outre mon intuition mentale, appelez cela comme vous voudrez, me fait deviner que l'image de quelqu'autre jeune fille empêche celle d'Iowa de se réfléchir dans votre cœur et dans votre mentalité. C'était mon rêve que mes deux enfants fussent mari et femme, mais cela ne m'empêchera pas de me réjouir si vous avez trouvé une autre jeune fille à qui vous avez offert ou offrirez votre nom.

— J'ai le cœur entièrement libre, autant que je sache.

Mais au moment même où il prononçait ces mots, l'image de l'enfant du Finistère, de la bouquetière des rues de Paris se dressa entre lui et le feu brillant et la main lumineuse, brillante et blanche comme le fer fondu dans la fournaise, apparut encore une fois dans l'âtre embrasé.

De nouveau le silence se fit et comme la pendule sonnait minuit la duchesse se leva, puis posant ses lèvres sur le front d'Ernest qui se penchait pour baiser sa main blanche ornée de bijoux :

« Le ciel vous bénisse, mon enfant, dit-elle, quoi que vous fassiez, où que vous alliez mon désir est que votre vie soit heureuse. » Puis elle se retira dans sa chambre à coucher où sa femme de chambre l'attendait. Ernest gagna sa propre chambre qui donnait sur les jardins de l'Hôtel de Dromont.

La nuit était splendide ; les lilas, les acacias et les jacinthes parfumaient l'air qui pénétrait par la fenêtre. N'ayant pas envie de dormir il se mit sur le balcon. Tout à coup, entre lui et la masse sombre des arbres séculaires groupés à l'extrémité du jardin, il vit la jeune vendeuse de muguet se lever, sortir de la chambre qu'il lui avait fait préparer vêtue du peignoir blanc et des petites babouches et il eut conscience qu'elle marchait endormie.

Comme elle arrivait au massif d'arbres elle se tourna vers lui, et leurs yeux se rencontrèrent dans un regard long et profond puis la vision disparut aussi subitement qu'elle avait apparu ; seulement, au pied d'un chêne dont les branches ombrageaient en partie le balcon où il se tenait sur une couche de muguet était posée la main lumineuse.

Ernest rentra, ferma la fenêtre, tira les rideaux et s'assit devant le feu.

« Ma marraine a deviné juste avec son instinct de femme dit-il ; c'est bien le souvenir d'Eah qui m'empêche de demander la main d'Iowa quoique je ne le sache que depuis que nos yeux se sont rencontrés. »

Il se disposait à prendre du repos lorsque par un entrebâillement des rideaux il vit poindre le jour.

« Je dois m'être endormi aussi lorsque j'eus la vision d'Eah, dit-il. »

Changeant alors son costume de soirée pour celui du matin il descendit à la salle à manger ; mais la trouvant occupée par les domestiques qui la nettoyaient, il se dirigea vers les belles serres qui faisaient suite aux salons de réception. Arrivé sous le feuillage en éventail des grands palmiers il s'assit près du bassin ovale où flottaient de blanches fleurs de lotus. Une sensation de repos et de bonheur le pénétra à la pensée de la liberté absolue dont il jouissait et qui lui permettait de choisir pour femme celle qu'il voulait.

« Demain, pensa-t-il, si tout va bien, car j'ai un mauvais pressentiment, je la retrouverai, je lui dirai que je l'aime, je

lui demanderai d'être ma femme et l'emmènerai tout de suite en Angleterre où le mariage demande peu de formalités ; puis nous ferons voile ensemble pour l'occident lointain. Dans un an nous reviendrons et sa beauté fera l'admiration de Paris pendant quelques semaines ; mais j'ai besoin de ma bien-aimée pour moi-même pendant un an. »

Fatigué par la nuit blanche et bercé par ces heureuses pensées il s'endormit sous les palmiers.

Pendant son sommeil il eut un songe qui le troubla. Il vit encore une fois la forme d'Eah telle qu'il l'avait vue passer dans le massif d'arbres, mais cette fois elle marchait sur les eaux d'une mer ondoyante ; une forme brumeuse droite et ovale la suivait. En regardant attentivement il vit que cette brume voilait un être passif d'une beauté étrange et bizarre qui s'approchait de plus en plus d'Eah. Subitement, celle-ci sentant qu'on la suivait, se retourna et Ernest vit que ses yeux étaient rivés comme par fascination aux yeux lumineux vert de mer de l'être qui la suivait. Alors, poussant un cri sourd elle s'affaissa en arrière et s'enfonça dans les eaux :

« Ne craignez rien, je vous sauverai », s'écria-t-il et à demi réveillé par le son de sa propre voix, il essaya de se lever ; mais il lui sembla que de petites mains invisibles serraient sa gorge et qu'il faisait des efforts désespérés pour s'en dégager.

— « Eveillez-vous ! éveillez-vous ! »

Des mains fortes saisissaient les siennes et en levant les yeux il vit Merlin Sadoun.

— « Je vous ai interrompu au milieu d'un cauchemar matinal, dit-il.

— « C'était plus qu'un cauchemar !

En quelques mots il raconta à Merlin Sadoun ce qu'il avait vu.

— « Essayez de vous souvenir si vous avez vu quelque femme ressemblant à celle qui était dans la brume. »

— « Sa figure ne m'est pas inconnue mais je ne peux

me rappeler où, ni dans quelles circonstances je l'ai vue.

— Mais ce n'est pas pour parler de rêves que je suis venu ; j'ai besoin de vous entretenir en particulier, dans un endroit où l'on ne puisse pas nous entendre. Ici, quelqu'un pourrait être caché au milieu de ces plantes.

— Venez donc dans ma chambre. »

Comme les deux hommes quittaient la serre, la tête d'une femme sortit d'un massif de plantes exotiques ; le visage était d'une beauté étrange, les yeux semblables au vert-bleu de la mer étaient grands, en forme d'amende et lumineux, les cheveux roux à reflets d'or, les lèvres rouges laissant voir des dents petites semblables à des perles.

Lorsque la porte se fut refermée derrière Merlin Sadoun et Ernest, la forme glissa rapidement et sans bruit.

— « Ernest, marquis de Manatean, dit-elle avec un rire bas et moqueur, vous avez assez d'affinité avec moi pour sentir ma présence dans le sommeil ! »

Et, prenant sur sa poitrine un bijou qui était attaché autour de son cou par une chaîne d'or ancienne, elle ajouta : « La gamine des rues a droit, il est vrai, à la pierre de lune sacrée, mais j'en ai la moitié et possession vaut titre comme la force prime le droit. Cette fois il me plaît d'être moi-même l'Alianah ! »

Alors elle glissa rapidement hors de la serre par une autre issue. Comme elle disparaissait, un homme à forme puissante mais svelte et extrêmement agile émergea d'un autre massif ; la main sur le dossier du siège où la main de la femme s'était posée, il resta debout dans une immobilité telle qu'on l'eût pris pour une statue. Puis il quitta aussi la serre.

C'était le quatrième et dernier venu des chefs qui s'étaient réunis dans la forêt de l'occident lointain.

Dès que Merlin et Ernest furent entrés dans la chambre d'où Ernest avait eu la vision d'Eah et de la main lumineuse, Merlin lui dit :

— « Ce matin quand Micheline alla pour éveiller Eah elle trouva la chambre vide; les vêtements qu'elle portait lorsqu'on l'avait retirée de l'eau étaient dans la chambre mais les vêtements blancs avaient disparu. »

— « Peut-être s'est-elle trouvée assez forte pour rentrer chez elle.

« J'ai passé par le pont où elle a l'habitude de vendre ses fleurs, mais elle n'y était pas. »

Les yeux expressifs d'Ernest se troublèrent, « qu'en pensez-vous » demanda-t-il.

— « Je pense que si Eah avait quitté votre maison pour acheter des fleurs, elle aurait mis ses propres vêtements et que si elle était sortie dans la rue en peignoir de dentelle blanc et des babouches on l'aurait remarquée, ce qui n'est pas. Je pense donc qu'elle a été attirée par persuasion ou enlevée. »

Le visage d'Ernest devint pâle et une nouvelle lumière illuminait ses yeux foncés lorsqu'il dit à voix basse :

— « Je donnerais tout ce que j'ai pour retrouver Eah.

Merlin le regarda attentivement : — Pourquoi ?

— Pour gagner son amour et la présenter au monde comme ma femme. Alors Merlin, la main droite posée sur son épaule lui conta tout ce qui était arrivé la nuit précédente.

« Je comprends dit Ernest ; mon songe n'était pas chimérique et la forme qui poursuivait Eah était Reich Sheba Ma. Qui peut dire si elle était incarnée ou non. Mais Llewellyn se souvient d'avoir vu une femme qui portait la moitié de la pierre de lune !

Un mois après, quatre hommes étaient assis dans une chambre voisine de celle où Cid le pêcheur du Finistère avait déposé les muguets sur la poitrine d'Asanathé : c'étaient Ernest, Llewellyn, Merlin Sadoun, et le chef de l'occident lointain que nous appellerons Akowtah.

La figure ordinairement joyeuse d'Ernest exprimait la douleur et la fatigue. Il avait cherché la vendeuse de mu-

guet et sa recherche avait été vaine. Merlin le regarda avec compassion.

— « Ne soyez pas accablé de douleur, dit-il, à présent qu'il est décidé que vous irez en Occident avec Akowtah et que vous y passerez la troisième initiation, nous attendons avec confiance la découverte de l'Alianah.

— Comment ?

— Il y a des hommes, inconnus même de leur entourage, qui ont non seulement conservé intacts leurs douze sens mais qui les ont même évolués de telle sorte qu'il n'y a plus pour eux ni temps, ni espace, ni opacité. Ces hommes sont un dans l'Unité de l'Unique impénétrable et indivisible, manifesteurs prééminents du Divin Holocauste ! Nous espérons pour vous bien des choses : mais votre initiation seule prouvera si nos espérances sont fondées ou non. Vous avez fait tout votre possible, dans un milieu contraire, pour vous évoluer, que n'accomplirez-vous pas dans un milieu pathétique ? »

— C'est vrai : une pensée seule m'inquiète c'est que l'Océan me séparera d'Eah et que je ne pourrai plus poursuivre mes recherches.

— Bannissez cette inquiétude ; elle est sans fondement ; l'homme psycho-intellectuel n'est pas ce qu'il paraît être actuellement. Il a été formé à la divine similitude pour être comme le sanctuaire vivant de l'Holocauste suprême. Il est un être composé revêtu, dans son état actuel, du corps ou degré d'être physique qui, dans l'ordre, est lui-même quaternaire. Il est un fait que quelques psycho-intellectuels semblent ignorer : les états plus raréfiés de l'Etre de l'homme ne sont pas emprisonnés dans leur enveloppement matériel plus dense mais, en ordre, non seulement chaque état mais même chacun des quatre degrés de chaque état, peut être évolué en une personnalité indépendante. Ainsi pour ne prendre un exemple que dans l'état physique, dans un degré d'être nervo-physique nous voyons clairement les degrés d'être nervo-physique de notre entourage ; de

même les degrés nerveux, psychique et mental de notre être, dûment évolués en personnalité, aperçoivent les degrés d'être nerveux psychique et mental de leur entourage. Le monde qui s'est donné le titre de civilisé a trouvé bon de sembler ignorer cette vérité et toutes ses conséquences depuis près de deux mille ans, de sorte que, à très peu d'exceptions près, tous leurs états et degrés d'être sont emprisonnés dans le degré nervo-physique de l'état physique ; et cette prison, les hommes la souillent, la maltraitent, la négligent niant en masse jusqu'à son droit naturel à l'immortalité. Bien plus, ils essaient de dominer par la ruse ou par la violence tous ceux qui ne sont pas comme eux ; ils font une guerre d'extermination continue, morale et physique, à ceux qui ignorent ou refusent d'accepter leur croyance, leur culte et leurs coutumes, ne sachant pas ou négligeant cette vérité souveraine que l'humanité intégrale est le temple de la Divine Impersonnalité, du divin Holocauste. »

« — Une chose me rend perplexe, dit Llewellyn. S'il y en a comme je n'en doute pas, qui ont développé une connaissance et une puissance supérieures à celles de leurs assaillants et de leurs persécuteurs, pourquoi ne se servent-ils pas de leurs facultés pour leur propre défense ?

— Parce que ces hommes discernent les choses non pas *telles qu'elles paraissent être mais telles qu'elles sont ;* ils savent donc que tout homme est le vêtement et la demeure de quelque divinité qu'il manifeste et que chez ceux qui sont dévoués au culte des Dieux Personnels, l'Impersonnel est graduellement remplacé par les Dieux jusqu'ici hostiles au Divin Impersonnel. Aussi évoluent-ils, inconnus, en silence, et ils attendent.

— Attendent quoi ?

— Que la voie de communication entre eux et ceux qui travaillent et souffrent pour la même cause qu'eux soit immuablement établie, voie qui jettera son arche par-dessus la région de l'Hostile que si peu d'hommes peuvent actuel-

lement traverser. L'Unité, une avec l'Impersonnel, surpasse de beaucoup en puissance l'Hostile sectaire mais jusqu'à présent nous avons été séparés par la région de l'Hostile. Nous ne le serons bientôt plus ; avant longtemps tout changera : nous le voyons par les engins de destruction que l'on perfectionne toujours, les moyens stratégiques que l'homme prépare pour le massacre de ses semblables, les immenses armées pour le recrutement desquelles le service militaire obligatoire enlève au foyer paternel les jeunes hommes pour en faire par milliers plus de victimes précoces pour la mortalité que la guerre même n'en détruirait. Combien d'entre eux sont rendus incapables de devenir époux et pères, ou, ce qui est pire encore, ne mettent au monde que des êtres moralement et physiquement malsains.

Si quelques jeunes hommes sains étaient forcés de passer trois jours dans un lazaret, l'indignation populaire ne connaîtrait pas de bornes mais la contrainte générale de passer trois des années les plus précieuses et les plus importantes de la vie dans des casernes qui sont presque des lazarets est supportée stoïquement. Cependant dans le premier cas le degré d'être nervo-physique est seul affecté, dans le second les degrés d'être moral psychique et mental sont atteints avec lui. »

Le jeune chef qui était couché par terre dit : « Je vois des armées au repos, à la veille du jour du massacre. Elles s'éveillent à l'aube mais voilà que tous les canons sont encloués, les épées et les lances sont brisées ; les chevaux refusent de se laisser monter. D'autres troupes, à leur signal, s'avancent à leur aide ; mais les eaux d'un fleuve sont détournées de leur cours et ces troupes ne peuvent pas les franchir ; une pluie torrentielle mélangée de grêle s'abat sur elles.

Des armées font le siège d'une ville tellement distante que les assiégés ne peuvent pas les atteindre, tandis que les assiégeants sont prêts à lancer dès l'aube leurs projectiles contre la ville condamnée. Le jour point, mais le

camp est couvert d'une brume glaciale impénétrable, tellement dense qu'un homme peut à peine discerner la main qu'il étend.

Une grande armée campe près d'une vallée pleine de riantes demeures, riche en champs de blé, en vergers couverts d'arbres fruits, ou devant une forêt vierge habitée par les Draada et leurs gardiens. Au soleil levant le son des trompettes éveille la multitude et les troupes s'avancent comme une nuée de sauterelles pour accomplir leur œuvre de destruction. Avant l'aube du jour un des Initiés accompagné de quatre autres regarde les armées et la lumière de miséricorde illumine son visage.

« Pourquoi les innocents paieraient-ils pour les coupables ? dit-il. Ces êtres, nos semblables, n'ont-ils pas été condamnés à choisir entre l'obligation de tremper leurs mains dans le sang humain et la prison ignominieuse ? Leurs chefs ne sont-ils pas simples marionnettes des dieux tyranniques ennemis de la terre et de l'homme ? Ces divinités déséquilibrées se refusent à entrer dans le repos pour savoir, car sachant elles deviendraient unes avec l'Impersonnel ?

Que tous s'endorment ! »

Nous passons au-dessus de la multitude des dormeurs et sur tous les visages on lit le repos, sur beaucoup la joie. Le premier né rêve qu'il est chez lui, dans son village, le fiancé se croit au jour de son mariage, le père voit sa femme et son enfant accourir à sa rencontre en poussant des cris de joie. Je les vois s'éveiller après un long repos ; ils ont oublié la haine de leurs semblables, ils ont oublié que ceux qui leur donnent à manger et à boire ne sont pas de la même race, ils ont oublié toute la mauvaise éducation qui les empêchait de croire à tout ce qui est noble et qui a développé tout ce qu'il y avait dans leur nature de sauvage et de grossier.

Celui qui leur donne des soins leur dit : « L'homme Intégral est Un dans l'Unité de l'Impersonnel. Unissons-nous

comme un seul être pour l'assujettissement des ennemis de la terre et de l'homme », aussitôt ils sentent vibrer en eux une corde depuis longtemps muette et ils s'écrient : « Tous les hommes sont frères ! »

— Vous estimez alors, dit Llewellyn quand le chef eut fini de parler, que la Restitution sera effectuée sans violence, sans effusion de sang ?

— Nous savons que si nous étions tout puissants c'est ainsi qu'elle serait effectuée, mais dans les circonstances les plus favorables il ne peut pas en être ainsi à cause de l'influence ou de l'obsession des Hostiles. Alors même que nous serions capables par des soi-disant moyens occultes, c'est-à-dire par une connaissance ou une puissance généralement inconnues, de nous défendre contre ceux qui sont contre nous, ils s'attaqueront et se tueront les uns les autres et cela fatalement.

— Pourquoi fatalement.

— Parce que notre première règle est : *sois toi-même* et que les enfants ainsi éduqués dès leur jeune âge sont des mediums de peu de valeur pour les Hostiles. A mesure donc que nos enseignements se répandront, les ennemis de la terre et de l'homme trouveront de plus en plus de difficulté à retenir leur prise et, dans leur colère, ils détruiront l'homme partout où ils le pourront, par l'épée, par le feu, par la famine, par la peste ; partout où ils le pourront, ils prendront possession des corps dont le degré d'être nerveux sera expulsé.

C'est pour cette raison que tous ceux qui comprennent et qui peuvent chercheront les auras protectrices des chefs d'Initiés dont Mahviael parlait en prophète : « En ce jour-là un homme (un Initié) sera comme un refuge pendant l'orage, comme un abri pendant la tempête, comme l'ombre d'un grand rocher dans un pays aride ».

Alors Llewelyn dit à Merlin :

« En dehors de la connaissance et de la puissance occultes, il y a parmi nous certains hommes sérieux qui crai-

gnent ce qu'ils appellent le péril jaune. Ils affirment qu'aussitôt que les Races Jaunes ont saisi une idée européenne, elles la perfectionnent et que, par suite de leur activité, de leur sobriété, de leur ingéniosité et de leur persévérance, les Européens ne peuvent pas leur faire concurrence. Comment expliquez-vous leur accroissement numérique, leurs aptitudes et leur supériorité de mœurs (lorsqu'elles ne sont pas touchées par la soi-disant religion et civilisation) ?

— Principalement par l'état de calme parfait où sont les mères pendant le temps de la gestation. Dès qu'une jeune fille arrive à l'âge de maturité, elle est mariée à un homme auquel elle est généralement fiancée depuis le plus jeune âge. Tout jeune homme et toute jeune fille bons à marier ensemble sont assurés de leur union ; au lieu de s'épuiser mentalement, moralement, nerveusement et physiquement par l'indulgence que l'on a pour certaines passions et certains vices anormaux, ils s'accommodent tranquillement à la vie paisible du home réglée selon leur goût. »

— Cependant, ce système de mariage précoce et arrangé d'avance abolit cette sélection sexuelle que quelques personnes admettent et qui à ce qu'il me semble est la clef de route de l'évolution.

— Non pas ! répliqua Merlin. L'évolution ou le développement spécial de certaines espèces de formations a été, au moins pendant tout le temps historique, l'œuvre du petit nombre et non de la masse qui est restée telle qu'elle était avant la sélection des plus évolués de la race ou de l'espèce. La sélection sexuelle spéciale est essentielle au bien-être et au bonheur du petit nombre, non pas à celle de la masse. Ceux qui ont vécu en bons termes avec les formations organiques autres que l'homme de façon à pouvoir les étudier, savent que c'est seulement à un certain degré d'évolution que le désir d'une sélection sexuelle spéciale se manifeste et qu'il faut qu'un degré d'évolution bien plus élevé soit atteint pour qu'une telle sélection soit permanente. J'ai vu une chienne refuser l'accouplement avec tout autre

qu'un beau chien Danois qui fut le père de ses enfants. Lorsqu'elle mourut, au lieu de se traîner à l'écart comme les autres animaux, elle s'approcha de ceux qui lui étaient le plus attachés et qu'elle aimait le plus et mourut tranquillement à leurs pieds, après avoir été dans le jardin passer sa dernière nuit auprès de son Danois. »

Et il ajouta comme se parlant à lui-même : « C'est une chose terrible que les plus élevés d'une espèce ou d'une race soient assujettis à la souffrance et à la mort ». Il y eut un silence de quelques secondes puis Llewellyn dit :

« Pour ma part je n'ai pas vécu longtemps hors d'Europe ; mais j'avoue que la sélection relativement libre des hommes et des femmes est plus conforme à mes idées que le mariage arrangé d'avance. Le principe de fidélité du mari et de la femme l'un envers l'autre est en faveur dans l'enseignement politique. »

— Merlin répondit : Ce principe serait valable pour des adeptes réellement sanctifiés et élevés par leur rite initiatique de façon à être des hommes et des femmes supérieurs ; alors la monogamie aurait sa raison d'être : Malheureusement l'état actuel des choses montre que l'homme tend plus généralement vers sa nature animale que vers sa nature psychique ; il a par conséquent du dégoût pour la monogamie, c'est ce que les divorces toujours plus fréquents et les adultères plus nombreux encore prouvent avec une force qui dépasse tout ce que je pourrais dire. Ceux qui sont suffisamment évolués sont fidèles l'un à l'autre naturellement et par vraie sélection ; ceux qui n'ont pas atteint ce degré d'évolution refusent d'obéir à ce qui pour eux est une loi contre nature ; les prescriptions des croyances et des codes n'y font rien ; c'est parce qu'ils sont en réalité contraires à la nature des hommes que les anathèmes ou les peines sont également impuissants à les faire observer. La loi de la Chrétienté à l'égard de la monogamie produit des milliers d'adultères et pas mal d'assasinats, mais elle est impuissante à faire des hommes et des femmes de réels monogames.

Dans ces conditions, bien que le mariage légal devant témoins soit une nécessité pour le bien-être et l'ordre de la société, bien que la fidélité entre époux ne puisse être trop louée et trop encouragée, le divorce par désir mutuel et persistant, doit être facile, sans frais et à l'abri du blâme. L'union sans amour est une profanation ; c'est la plus grande violation de la loi de charité que d'imposer des lois morales et sociales à des êtres qui ne sont pas assez évolués pour les observer, et de vouloir que ces lois stigmatisent comme criminels ceux qui, sans elles, n'auraient aucune idée de transgression. Ainsi que l'a déclaré Saül de Tarse : « Si ce n'était par la loi nous ne connaîtrions pas la transgression, mais à présent nous n'avons aucune couverture assez ample pour cacher nos transgressions. »

Il n'y a qu'un seul péché, c'est la violation de la loi de charité. »

— Parce que tout mon être soupire après celle que j'aime et que j'ai perdue, dit Ernest, l'union avec une autre me semble tout à fait contre nature, mais je sais par expérience que dans les pays où le divorce est facile et sans blâme le désir de séparation est beaucoup moins fréquent que parmi ceux qui sont liés irrévocablement ou qui ne peuvent briser qu'avec grande difficulté la chaîne dont ils souffrent. Là où il n'y a jamais eu d'amour, si, dès le début de l'union, les époux ont le sentiment de leur liberté, alors que l'amour est évanoui, alors même qu'il n'est jamais né, il y a du moins chez ceux qui sont de bonne volonté un respect, une amitié mutuels et l'habitude ; cette seconde nature, la présence des enfants, la communauté des intérêts quotidiens communs, l'indulgence, les concessions mutuelles rendent la vie commune sinon pas idéale, mais du moins supportable.

Si au contraire dès qu'apparaît la première antipathie chacun se dit : « Me voilà lié pour toute la vie ! » le désir de se débarrasser de ses chaînes, de recouvrer sa liberté naît immédiatement.

Représentez-vous encore comme une règle sans exception, que le mari et la femme ressentent toujours quelque attraction passagère pour un autre que son époux ; la conscience qu'il peut rompre avec celui-ci pour s'unir à celui-là, sous certaines conditions, suffira souvent à calmer son désir, à le soumettre à la raison tandis que s'il est légalement contrarié, c'est lui qui l'emporterait ; la faculté de divorce sert ainsi à réprimer l'infidélité même, à prévenir la séparation. »

Le chef sourit ; je vais, dit-il, vous conter une histoire. « Lorsque je résidais en Arabie je fis la connaissance d'un Cadi remarquable pour sa justice et sa bienveillance. Un jour à son audience privée se présentèrent un homme et une femme agés d'environ 80 à 90 ans, accompagnés d'une foule d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. Les visages des hommes étaient graves, les femmes pleuraient à chaudes larmes et beaucoup d'enfants pleuraient par sympathie.

« Qu'avez-vous » demande le Cadi, pour venir ainsi en pleurant et vous lamentant ?

— Ce fut la vieille dame qui répondit. « Plaise à Votre Excellence ; mon mari et moi nous sommes venus vous prier de nous accorder le divorce, et nos enfants jusqu'à la quatrième génération — qu'Allah soit avec eux ! — nous ont suivis.

— « Il est un peu tard pour faire cette demande dit le Cadi. Quel âge avez-vous ? Depuis combien d'années êtes-vous mariés.

— Qu'il plaise à Allah, répondit le vieillard, d'accorder à Votre Excellence des jours prolongés et la santé ; j'ai 90 ans et Khadouja en avoue 85 quoique je ne croie pas qu'elle ait un jour de moins que moi.

— « Ne l'écoutez pas, Cadi, Djilalli a 5 ans de plus que moi, je le jure, je ne suis même pas sûre qu'il n'ait pas 10 ans de plus mais cela ne fait rien, si vous lui ordonnez seulement de me donner l'écrit de divorce dont j'ai besoin

depuis le deuxième mois de notre mariage, c'est-à-dire depuis bientôt 70 ans.

— Pourquoi avez vous attendu 70 ans pour réclamer un écrit de divorce, ma bonne Khadouja ?

— Eh bien, voyez-vous, Excellence, ma mère et mon père m'ont persuadé de ne pas me presser, d'attendre un peu, d'avoir patience. Puis, lorsque je fus enceinte, Djilalli m'a donné des cadeaux et a refusé d'entendre parler de mon départ ; ensuite notre premier garçon vint au monde et Djilalli qui l'adora ne voulut pas le quitter ; mais moi je ne voulais pas qu'il fût allaité par une autre femme, par conséquent je suis restée et d'autres fils et d'autres filles naquirent. Vingt-deux ans après, lorsque ma dernière fille, ma Zora, fut sevrée, je résolus d'aller au Cadi et de demander un écrit de divorce, mais alors mon Aisha dont le mari était absent et qui restait chez nous jusqu'à son retour, allait mettre au monde son premier né ; la pensée de notre séparation la troubla, je la remis au jour où son enfant serait né. A ce moment nous entendîmes dire que son mari était assassiné ; je n'eus pas le cœur de la quitter ni elle, ni son enfant qui semblait comme un autre des miens, puis d'autres petits-enfants sont venus au monde qui eurent à leur tour des enfants ; il y eut ainsi toujours quelque chose qui m'empêcha, mais à présent je suis résolue à réclamer un écrit de Djilalli avec qui il n'est plus nécessaire que je demeure plus longtemps. »

Alors les femmes et les fillettes des quatre générations s'attachèrent à la forme ratatinée de Khadouja et les hommes des trois générations la prièrent instamment de ne pas quitter le père ; enfin, après une demi-heure de lamentations et de protestations, Khadouja se tourna vers le Cadi :

« Il est inutile, dit-elle, ô Cadi, de lutter contre la destinée, Allah veut que je perde le reste de mes jours en les passant sous la tente de Djilalli. Que la volonté d'Allah soit donc faite !

Alors elle se voila et sortit de la salle d'audience droite et

fière au milieu des cris de joie frénétiques des hommes — des femmes et des enfants des quatre générations : » « Nous avons un proverbe, ajouta le chef en mode de conclusion : Tout chien qui s'est efforcé de briser sa chaîne, demeure près de sa niche quand il est libre. »

Après un silence Merlin dit :

« Nous causons et chacun diffère le moment des adieux, mais minuit approche et le train du matin doit emporter Okowtah, avec vous Ernest, vers l'occident lointain. Llewellyn et moi nous allons rester dans la grande cité ; mais nos mentalités et nos âmes ne seront pas séparées. »

Alors Okowtah tira Merlin à part et lui dit : « Les centres reposent et tout ce qui les entoure tend vers eux ; ce jeune homme est notre centre ; selon notre affinité avec lui nous verrons son aura et tout ce qu'elle contient. »

Après ces mots Merlin prit Ernest à part et lui dit : « Avez-vous quelque ordre à nous donner ; quelque mission à nous confier avant que nous nous séparions ? »

— Ne cessez jamais de rechercher Eah, dit Ernest par tous les moyens en votre pouvoir ; n'épargnez ni temps, ni argent. Je ne me rappelle qu'une chose à vous dire c'est que nous désirons Okowah et moi visiter le Finistère ; il vous l'a dit sans doute ?

— Oui, le grand chef, voyant, a exprimé poétiquement son désir : « Pour que mes pieds se posent où se sont posés les pieds de l'Elu du grand Esprit, pour que mes yeux regardent la terre et la mer que ses yeux ont regardé naguère avant de se fermer pour un temps à la matière dense et pour s'ouvrir dans le pays des Draada ! »

Quand minuit sonnait, Okowtah et Ernest prirent congé ; Merlin Llewellyn restèrent seuls.

— Vous serez mon hôte, n'est-ce pas ? dit Merlin. C'est à nous de chercher la pierre de lune car là où elle est, est la passive hostile.

— Très volontiers, répondit Llewellyn, mais si ce que vous devinez est vrai, nous sommes connus. Or, il n'y a

qu'un étranger dont on ne soupçonnerait pas les rapports avec nous qui puisse, par des moyens normaux, trouver celle dont Okowtah nous a fait le portrait, celle qu'Ernest nous a dépeinte de mémoire telle qu'il l'a vue dans la brume ovale lorsqu'elle suivait Eah. Connaissez-vous quelqu'un à qui cette mission délicate et difficile puisse être confiée ?

— Peut-être ; je pense à Fabian Latonier qui vient d'adhérer à notre cause. Sa situation sociale et son intelligence lui donnent accès dans les divers milieux de Paris ; par sa beauté, faite de force et de douceur, il est le favori du beau sexe, son affection pour Ernest est sincère et je ne doute pas qu'il ne soit prêt à faire tout ce qu'il pourra pour nous aider à retrouver Eah.

LA RECHERCHE DE LA PIERRE DE LUNE

Onze mois s'étaient écoulés depuis qu'Ernest avait quitté Paris et on n'avait reçu de lui aucune nouvelle ; aucune trace d'Eah n'avait été trouvée.

La nuit du jour anniversaire de la disparition d'Eah, comme Merlin Sadoun traversait le pont à l'entrée duquel elle avait l'habitude de lui offrir des muguets, il se trouva en présence d'une brume ovale. S'arrêtant pour la regarder attentivement il en vit en émerger la main lumineuse qui lui montrait les eaux de la Seine. En suivant la direction de cette main il aperçut, dans un petit bateau qui se dirigeait vers le quai un homme brun vêtu d'un costume ordinaire mais coiffé d'un fez rouge. Il se dirigea vers le débarcadère, et vit l'étranger traverser le quai, puis s'arrêta pour regarder à droite et à gauche comme s'il attendait quelqu'un.

Merlin s'approcha de lui. « Vous paraissez étranger lui dit-il. Puis-je vous renseigner en quelque chose ? Pour toute réponse l'homme lui présenta une carte et prononça ce seul mot Okowtah. Merlin s'approcha d'un bec de gaz et lut ces mots : La moitié de la pierre de lune est au Numéro... rue... Paris. C'était l'adresse du Couvent des Sœurs où le

Père Ambroise était entré après l'avoir laissé à la porte de son appartement.

— Merlin mit dans sa poche la carte, qui était écrite en chiffre secret, et se retourna vers l'endroit où il venait de laisser l'étranger, mais celui-ci avait disparu.

« Pardonnez-moi, dit une voix, mais si je ne me trompe, vous êtes Merlin Sadoun, le savant dont la conversation m'a si profondément impressionné. »

Merlin se retourna et se trouva face à face avec le directeur du Couvent indiqué sur la carte qu'il venait de recevoir. Rendant courtoisement le salut du prêtre, il lui dit : « Vous recherchez comme moi, la solitude relative de la nuit. »

— Ce n'est pas pour mon plaisir que je suis ici cette nuit. La santé de la supérieure vénérée du couvent dont j'ai l'honneur d'être le directeur, s'est affaiblie depuis les derniers mois et les médecins lui ont ordonné d'aller à la campagne pour se reposer et changer d'air. Malheureusement le remède a été inefficace ; je viens de lui administrer ce soir même le sacrement de l'Extrême-onction et dire un dernier adieu à la femme la plus dévouée que j'aie rencontrée ; sa perte sera ressentie non seulement par la communauté, mais par beaucoup de pauvres et de malheureux aussi.

— Pauvre dame, sa bienveillance s'est étendue au delà des murs du couvent et il ne sera pas facile de la remplacer dignement.

— Hélas ! répondit le prêtre. Mais le temps me manque et si grand que soit mon désir de renouveler notre conversation, je suis obligé de vous faire mes adieux.

Le lendemain matin, Llewellyn se présentait à l'Hôtel Dromont. La duchesse lui fit un chaleureux accueil, car après l'avoir traité simplement, tout d'abord, comme un ami de son filleul, elle avait fini par apprécier sa nature franche, bienveillante et courageuse.

« Vous arrivez juste au moment où j'avais besoin de sympathie, dit-elle, ma pauvre amie, la supérieure du couvent

de... nous a quittés hier pour recevoir la récompense de ses œuvres si ardentes et de son dévouement. »

— J'ai appris avec regret la nouvelle de son départ, répondit Llewellyn : tout le monde doit honorer la mémoire de celle à qui l'on a décerné le beau titre de Consolatrice des affligés, d'Amie des pauvres et des souffrants. Il sera difficile de trouver quelqu'un digne de la remplacer.

— Très difficile ; mais je crois savoir que celle qui sera élue sera une jeune religieuse d'une rare intelligence, et de qui la beauté et le charme fascinateur ont fait sensation dans les milieux où elle n'a fait qu'apparaître avant de s'enfermer derrière le voile ; c'est la sœur Annunziata, autrement Catelini Sancheza. »

— Je connais ce nom, mais, autant que je sache, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— La mémoire vous fait défaut, mon ami ; je me rappelle bien vous avoir entendu faire une réponse qui fut trouvée peu galante à quelqu'un qui vous plaisantait sur l'air attentif avec lequel vous suiviez des yeux Catelini : « Ce que j'admire, avez-vous dit, ce n'est pas la dame, c'est la pierre de lune qui est à son cou ; elle me paraît être très ancienne et je n'ai jamais vu sa pareille.

— Je ne saurais assez vous remercier, duchesse, de m'avoir rappelé les circonstances dans lesquelles je vis ce rare bijou, je suis grand amateur de bijoux anciens et je donnerais beaucoup pour pouvoir examiner de près cette pierre de lune. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Non seulement possible mais probable, presque certain même ; la sœur Annunziata a offert au Bazar de la Charité tous ses magnifiques bijoux et la pierre de lune s'y trouvera. Elle sera offerte à mon comptoir pour vingt-cinq mille francs.

— Et quand ouvrira le Bazar ?

— Dans trois ou quatre mois environ.

— Pourrais-je acheter immédiatement cette pierre pour la somme demandée ?

— Je crois que oui. Cependant, je dois présenter bientôt mes hommages à la nouvelle supérieure et alors seulement je pourrai vous donner une réponse définitive. »

Dix jours après, comme Merlin Sadoun écrivait dans son cabinet de travail à la clarté d'une lampe électrique, Llewellyn entra la figure radieuse.

« La duchesse de Dromont a mis entre mes mains la demi-pierre de lune, dit-il, et je l'ai apportée sur-le-champ pour que nous la comparions avec celle que vous avez. »

Ouvrant un écrin usé qu'il tira de sa poche, il présenta à Merlin une magnifique demi-pierre de lune, reproduction exacte de celle qui était dans la boîte apportée par le pêcheur du Finistère. Après l'avoir examinée attentivement, Merlin quitta la pièce et revint avec l'autre moitié de la pierre. Toutes deux étaient montées à jour, de telle façon que les deux moitiés purent être facilement réunies, elles formaient ensemble une pierre parfaite.

— Elle vous appartient? Vous l'avez achetée? demanda Merlin.

— Elle est à moi virtuellement, c'est-à-dire que je n'ai qu'à payer le prix demandé; elle devait être offerte pour vingt-cinq mille francs, mais la duchesse, après l'avoir vue, a pensé qu'avec cette merveilleuse monture ancienne et sa chaîne d'or massif, elle valait davantage encore; elle m'a prié de la faire estimer.

— Dans ce cas ne perdons pas de temps. J'ai un ami qui a passé sa vie à collectionner des bijoux anciens sertis de pierres précieuses et j'ai une confiance absolue dans son jugement; toutefois, les affaires sont les affaires, il sera bon de la faire estimer ensuite par le bijoutier de la duchesse. »

Une demi-heure plus tard le bijou était entre les mains du collectionneur qui était charmé par sa rare beauté.

— Nous ne sommes pas venus simplement, dit Merlin, pour vous montrer ce bijou rare mais pour vous prier d'avoir la bonté de nous dire votre avis sur sa valeur.

— Ah... c'est une autre affaire. Avec votre permission,

j'irai dans mon cabinet de travail pour l'examiner soigneusement.

Un quart d'heure après il les rejoignait.

— Je regrette ce que vous allez avoir à dire à Mme la duchesse, mais le bijou avec sa chaîne ne sont que d'habiles imitations de l'ancien ; par conséquent, la valeur en est simplement celle d'un bijou moderne d'égale beauté, de même dessin et de même exécution. »

Pour toute réponse Merlin ne dit qu'un mot : « Déjoué ! »

Par une nuit sans lune, illuminée d'étoiles, un homme était entré jusqu'aux genoux dans la mer calme sur la côte du Finistère, en face de la pierre de balancement sur laquelle Asanathe avait bondi bien des années auparavant. C'était Okowtah. Il n'avait pour tout vêtement qu'une espèce d'écharpe en laine cramoisie qui était attachée autour de sa taille et descendait jusqu'aux genoux. Son visage tourné vers l'est exprimait la force et la douceur, ses bras étaient étendus, la paume des mains tournée vers l'eau, et un chant bas, monotone, continu se mêlait au murmure des flots. Le visage d'Okowtah devenait de plus en plus pensif et le chant avec son bercement rythmique était comme une supplication douce autant qu'attristée.

La lune décroissante se leva sur la mer comme une énorme sphère orange légèrement entamée. Elle montait, brillante dans sa clarté argentée, à travers l'atmosphère plus raréfiée et plus sèche, traçant de l'horizon lointain jusqu'au rivage, sa traînée lumineuse. Okowtah continuait dans cette lumière sa mélopée ; le visage tourné vers l'endroit d'où la lune s'était levée, il chantait, chantait toujours à la douce cadence des vagues. Alors graduellement la clarté de la lune sembla s'amasser dans une splendeur ovale qui resta immobile à quelques mètres d'Okowtah ; il étendit ses bras vers elle et changea son chant de supplication en un chant de commandement. Cependant de chaque côté du chemin lumineux un nuage sombre s'était amassé ; tout à coup les

rochers répercutèrent un coup de tonnerre assourdissant tandis qu'un éclair en zig-zag illuminait la terre, la mer et le ciel.

« ATHA — EAON — ATHA »

A ces mots l'ovale de lumière vint à lui : il l'entoura de son aura de puissance et le guida en nageant vers une petite anse naturelle formée par les rochers, abri où les colombes sauvages font leurs nids, où les plantes et les fleurs délicates de la mer s'épanouissent fines comme des dentelles.

Lorsqu'ils approchèrent du rivage, Okowtah resta jusqu'à mi-corps dans l'eau claire et tranquille. De l'ovale de lumière sortit alors, d'abord une main lumineuse, puis la brume se dispersa graduellement se confondant apparemment avec l'aura de l'évocateur et l'on vit successivement apparaître la tête, les épaules, les bras et les mains d'un jeune homme. Au-dessus du buste, la forme était voilée d'une brume carminée qui allait en s'épaississant jusqu'à l'eau. Le visage était brun et beau, les yeux resplendissaient d'intelligence; et plus l'aura d'Okowtah devenait puissante, plus l'être qu'il avait évoqué devenait distinct. Alors, à la suite d'un chant bas, semblable aux trilles d'un rossignol, l'homme qui avait donné la carte à Merlin Sadoun sortit du rocher. Sur un signe d'Okowtah il s'étendit sur le sable et sembla dormir.

Comme il restait étendu, silencieux et immobile, deux hommes émergèrent à leur tour des ombres des rochers et se placèrent debout l'un à sa tête, l'autre à ses pieds. Peu après le degré d'être nerveux de celui qui reposait se détachait et les deux hommes lui fournissaient leur propre vitalité.

Okowtah restait immobile comme une statue, pendant que l'être nerveux de l'homme en repos passait vers lui sur les eaux calmes, jusqu'à ce qu'il fût entré dans son aura, jusqu'à ce que chaque molécule de la forme visible de l'évoqué fût revêtue de la forme nerveuse de l'homme en repos qui était d'une densité un peu plus grande.

Alors Okowtah parla dans la langue douce dans laquelle il avait chanté :

« Eaon, si révéré, si tendrement aimé, je vous ai appelé des profondeurs des eaux d'où montent les grandes sources pures parce que Eah, qui fait partie de votre propre être dans son intégralité, est en danger; nous vous avons revêtu de la forme nerveuse d'un homme pour que vous puissiez ainsi revenir dans notre milieu prééminemment pathétique pour vous. Vous pourrez y être revêtu et y prendre la forme et la nature de l'homme en prenant un corps qui a été préparé pour vous, un corps non sujet à la souffrance, à la souillure ou à la désagrégation comme l'est malheureusement à présent le corps animalisé de l'homme, mais tel qu'il a été formé à la similitude du Divin Formateur, un corps qui n'est pas le poison de vos états et degrés d'être plus raréfiés mais plutôt leur manifestation terrestre et leur sûr refuge. N'essayez pas de parler, de peur que l'effort ne vous épuise, mais si votre désir et votre volonté sont de revenir à nous, exprimez votre assentiment par un signe. »

Une expression de bonheur profond envahit les yeux foncés d'Eaon tandis que de sa main droite il dessinait sur sa poitrine un carré, commençant et finissant ce signe par l'angle du haut à gauche.'

Douze cercles lumineux apparurent dans le carré; celui d'en haut, commençant dans l'angle de gauche, avait l'apparence d'une goutte de rosée sur laquelle brille le soleil ; le deuxième ressemblait à la neige en pleine lumière et le troisième à la neige dans l'ombre. Dans la deuxième rangée les splendeurs étaient semblables à un saphir clair, à un saphir foncé et au lapis-lazuli transparent et lumineux. La troisième rangée ressemblait au diamant jaune, à la topaze et au cairngorm ; la quatrième rangée à la topaze rose, au rubis et à l'escarboucle cramoisie. Alors Okowtah ferma les yeux et chanta doucement :

« Ton trône est à jamais la matière azerte.

« L'Equilibre avec ses forces duelles est ton sceptre.

« Ayant formé l'homme d'une matérialité plus dense que celle des habitants des cieux, tu l'as couronné de gloire et d'honneur et l'a mis au-dessus de toutes les formations individuelles.

« Comme un signe à jamais de l'unité dans l'unité est le douze dans le carré. »

Pendant qu'Okowtah méditait ainsi, un yacht à voiles blanches glissait rapidement sur les eaux dormantes de l'Océan et venait jeter l'ancre sur la côte du Finistère. Quand la clarté de la lune pâlit à l'aube, la quille d'un bateau poussé par quatre rameurs vigoureux heurta le rivage et bientôt après il rejoignait le yacht aux voiles blanches.

Les premiers rayons du soleil doraient ses voiles lorsqu'elles se détendirent pour l'emporter comme une chose vivante, à travers les flots, vers l'occident. Sur la passerelle Okowtah et Ernest se tenaient debout avec quatre hommes. Sous un dais abrité de rideaux, dormait l'homme en repos, et dans l'aura du jeune chef Eaon reposait vêtu du degré d'être nerveux de l'homme en repos.

Ils furent emportés par le souffle des vents à travers le grand Océan, l'Océan dont les flots chantent sans cesse, ou l'hymne de guerre ou la berceuse, sur les rives boisées du pays d'Okowtah et des siens, ou sur les rives de Mona, la pauvre petite île de la mer.

(*A suivre.*)

QUATRIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE

La série des ouvrages dont nous avons à rendre compte et qui représente à peu près le cycle ordinaire de ce genre de publications, montre tout de suite dans quelle incertitude, on pourrait presque dire dans quel désarroi, s'agite ce mouvement des esprits provoqué par les phénomènes de l'invisible et que l'on nomme l'occultisme. Nos lecteurs pourront voir, par contraste, quelle unité, quelle lumière y fait la tradition et comment elle explique les déviations et les illusions de ces écoles diverses. Ainsi nous avons à passer en revue : l'œuvre d'un mystique, celle d'un astrologue positiviste, celles de spirites, celles d'un occultiste vulgarisateur, qui tente de faire l'unité dans les données de l'occultisme, et enfin celles de deux philosophes qui cherchent encore leur voie sur le seuil de nos prétendus mystères. Tous donnant la preuve de grands et nobles efforts soit de la mentalité, soit de l'âme, tous pleins de sincérité, tous animés du désir du Vrai ; pas un qui le dévoile réellement d'une façon satisfaisante, ne fût-ce que dans une mesure très restreinte ; rendons-leur les hommages qui leur sont dus en les faisant défiler devant la tradition.

Vos forces, par Prentice Mulford, 2e édition, est un livre qui a fait quelque bruit déjà parce qu'il donne au public un peu de ce que l'on préfère si généralement à tout dans l'occultisme ; une puissance invisible sur son prochain. Mais à quel prix et dans quel but ? C'est ce que l'on ne considère pas assez souvent, pourvu qu'on l'obtienne.

Le procédé de Mulford a pour but principal de réussir dans les affaires temporelles de la vie, et pour y arriver il met en œuvre... la mystique, que l'on n'attendait guère en cette affaire ; mais cela se passe en Amérique ! Inutile d'exercer son intelligence ; le procédé donne la science de

chaque chose à mesure qu'elle est utile, et d'emblée. Il consiste à rassembler autour de soi les pensées dont on a besoin, par analogie et sympathie avec le plan que l'on a formé, et à détruire, à l'inverse, les pensées contraires au plan. Cela s'accomplit dans le sommeil pourvu qu'un désir concentré l'ait précédé parce que c'est donné par des puissances invisibles supérieures avec qui l'on se met en rapport pendant la sortie du corps nerveux. Nous n'avons qu'à demander vivement le succès à ces puissances et à laisser faire l'esprit en nous. Seulement, comme ces puissances sont ici aussi peu définies que les éléments de la psychologie et de la Constitution humaine, il est impossible de se rendre compte de ce qui s'accomplit. C'est un mélange de suggestion, de mysticisme et de spiritisme qui aurait grand besoin d'une étude plus sérieuse pour être apprécié, et que nous croyons vraiment peu recommandable. C'est en tous cas l'apologie de la foi passive qui implore une puissance inconnue et s'y livre.

Le langage astral, traité sommaire d'astrologie scientifique, par *Paul Flambard*. L'auteur, considérant l'astrologie comme une science expérimentale, donne, avec un procédé rapide pour dresser l'horoscope, un certain nombre d'exemples destinés à montrer à la fois la vérité de la science et le moyen de la vérifier. Les profanes y trouveront un exposé très clair et fort simplifié qui les mettra aisément à même de contrôler par le passé la vérité de l'astrologie ; les astrologues de profession lui reprochent cette simplification même parce qu'elle ne permet pas d'appliquer avec assez de sûreté la science à l'avenir. Ni les uns ni les autres ne trouveront ici, en tous cas, la solution de la question si troublante que pose l'astrologie, celle de la fatalité. La tradition, tout en proclamant l'utilité pratique de cette haute science, nous montre le destin comme un effet du déséquilibre qui subsiste encore, la restitution doit le faire disparaître.

Les confrères spirites, qui ont bien voulu nous faire part des intéressantes publications dont nous avons à parler maintenant, sont trop sincères dans leur désir de la vérité, pour se croire offensés par la franchise de notre critique. Les enseignements théoriques et pratiques qui nous sont donnés et que nous nous efforçons de répandre nous font voir si clairement les dangers de l'interprétation spirite, que nous considérons comme un devoir spécial de les leur signaler en toute occasion, et c'est avec une sympathie convaincue que nous les supplions d'oublier pour nous lire les illu-

sions généreuses qui les charment trop souvent jusqu'à l'obsession, pour égarer leur mentalité.

La famille Hernadec (*roman spirite*), par Ed. Grimmard, est le récit animé d'un roman fort simple, destiné à servir de cadre à l'exposé d'une doctrine. Nous passerons sur le caractère d'imprécision qu'affectent toutes les notions qui y sont données, sur la trinité par exemple, la matière, l'esprit, la spiritualité, en un mot sur les principes fondamentaux de toute doctrine. Nous ne voulons pas insister davantage sur la façon dont certains préceptes essentiels se trouvent faussés par de subtils sophismes, dans le désir inconscient de confirmer un système préconçu que nous aurons d'autres occasions de critiquer. Nous nous bornerons à une seule observation. La doctrine exposée ici est purement et simplement la théosophie indoue, édulcorée de faux christianisme, qui a cours pour le moment dans plusieurs centres théosophiques, sauf un point cependant, radicalement contraire à cette philosophie, à savoir l'assertion que les médiums nous mettent en communication avec les âmes des morts. Et à cette observation nous n'ajoutons qu'une question : Si ces âmes sont venues nous révéler l'état d'après la mort, comment ont-elles attendu pendant cinquante ans pour le préciser, ainsi que la doctrine consécutive, jusqu'à ce que la théosophie empruntée à la déformation des religions indiennes soit venue les lui dicter, non pas du ciel, mais sur la terre et par les vivants ?

C'est que cette théosophie n'est nullement, comme on pourrait le croire, la doctrine authentique du spiritisme. A côté de celle-là, il y a celle d'Allan Kardec, celle de Delanne, celle de l'Humanité intégrale, celle de Mme Lucie Grange, et combien d'autres encore. Ou pour mieux dire, il n'y en a aucune de fixée ; le spiritisme reflète tout, y compris les nouveautés du Cosmique, emprunte partout, cherche partout et ne fixe rien.

Mais sous cette recherche anxieuse à travers tous les dogmes qui se présentent, se cache une puissance qui, tout en se prouvant, par cette incertitude flottante, parfaitement incapable d'un enseignement, égare cependant par la générosité même la sincérité de ceux qui l'écoutent.

On en trouve la preuve plus frappante peut-être que partout ailleurs dans un autre livre dont la perversité se cache sous une apparence de grandeur, et qui demande par là un compte rendu plus détaillé que nous ne pouvons le faire aujourd'hui ; c'est *Entretiens spirites par les auteurs des origines et des fins*. Nous y reviendrons.

La place nous est plus mesurée que nous ne voudrions pour ce qui nous reste à signaler :

Dans *les Mystères de l'Etre*, Ely Star, l'astrologue bien connu, a tenté, à son tour, de donner un corps au spiritisme, et, pour y arriver, il a puisé à la fois à toutes les sources de l'occultisme moderne, théosophie, magie, divination, cabale ou prétendue telle, extraits d'occultistes classiques du XVIIe siècle, etc., etc. Nous ne pouvons dire qu'il ait réussi à en faire une synthèse, mais son livre a deux avantages principaux : il a la sagesse de prévenir sans cesse le lecteur contre le danger de la pratique dont il ne peut se rendre un compte suffisant, et il offre une revue d'ensemble de l'occultisme capable cependant de donner un rapide aperçu de sa profondeur au lecteur profane qui n'aurait entendu parler qu'en dérision de l'invisible.

Unité, attraction, progrès (conception philosophique de l'Univers), par P. Gayvallet, est un livre d'une toute autre portée. C'est l'œuvre d'un philosophe indépendant et si convaincu qu'il donne presque son volume au public. Sans tout y approuver, nous sommes tout particulièrement frappés par ce que l'auteur a retrouvé par lui-même des principes Cosmiques : la Béatitude sur terre, le Cosmos encore inachevé, le rôle fondamental du pathétisme, la vraie nature de la dualité, etc.

Nous n'avons pas la place nécessaire pour en rendre compte, mais tout le monde voudra lire pour 0 fr. 25 cette philosophie pleine de vérités et de considérations originales.

Nous sommes obligés aussi, vu son importance, de remettre la critique d'un autre volume philosophique fort intéressant : *Matière, Force et Esprit*, par Lazelle, traduction nouvelle à la librairie Spirite.

L'ART COSMIQUE

Nous avons eu la joie de recevoir d'un artiste qui, malheureusement, doit s'éloigner de nous pour longtemps, M. Siedlecki deux belles eaux fortes inspirées de la Tradition : *La tête voilée,* tête de femme, dont la majesté, à demi cachée sous un voile transparent, peut représenter la passivité symbolisée dans l'arcane 2, du Tarot, la Sagesse.

Et : *Aux confins de l'horizon* : le couple humain, que l'on sent enveloppé encore dans les ténèbres frissonnantes de l'Hostile, salue avec confiance, la main dans la main, le soleil levant dont les rayons éclatants ont peine encore à percer les tourbillons épais et sombres de l'état nerveux. C'est le seuil de la restitution dans la dualité d'être.

Toutes nos félicitations, avec nos remerciements sincères et bien sympathiques, à M. Siedleeki.

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGATION DE LA DOCTRINE COSMIQUE

M. E. L. ancien élève de l'Ecole polytechnique	50 fr.
M. I., C.	50 fr.
M. H. L. avocat	35 fr.
Total	135 fr.
Mois antérieurs	194 fr.
Total	329 fr..

La Tradition Cosmique

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos souscripteurs que nous comptons pouvoir leur adresser, dans le courant de ce mois, le premier volume de notre ouvrage, la *Tradition*, retardé jusqu'ici à notre grand regret, par des circonstances indépendantes de notre volonté. Nous rappelons qu'après cette publication, la souscription sera fermée et le prix de l'ouvrage sera porté à **7** fr. **50** par volume.